

LES FLEURS DU JOUR :

LES ORCHIDÉES



L'ORCHIDÉE est la plante du jour, la reine étrange et magnifique des grandes expositions, le luxe recherché des serres élégantes, la merveille admirée des salons aristocratiques, où la femme et la fleur semblent s'attirer, se défier, se confondre...

L'engouement que cette plante singulière excite est tel que l'éminent horticulteur, M. Godefroy Lebœuf, a fondé un journal spécial, *l'Amateur d'orchidées*. En Angleterre, au Mexique, aux Etats-Unis, de luxueuses publications sont uniquement consacrées à la louange de cette plante aérienne que les indigènes de la Nouvelle-Guinée ont nommée *Fleur du ciel*. Est-ce qu'un savant botaniste, le comte de Buysson, n'a pas publié lui-même un très curieux ouvrage, *l'Orchidophile* ?

L'orchidée, c'est l'originalité même, c'est la grâce, c'est le caprice, c'est la surprise, c'est la vie. Elle affecte toutes les formes, toutes les élégances, toutes les fantaisies, toutes les couleurs : nuances exquises, teintes infinies, dessins prodigieux, aspects féeriques, parfums suaves. C'est la fleur mystérieuse et libre qui s'attache à l'arbre, au rocher, au site qu'elle aime, où elle vit de soleil, de lumière, d'air, d'amour.



Comme une fusée d'éclat et de parfum, elle jaillit jusqu'aux plus hautes cimes des végétaux géants, qu'elle fleurit d'une couronne embaumée. Chez l'orchidée, tout charme, tout étonne, tout ravit, et la finesse des tons, et la forme des corolles, et la richesse des nuances, et la singularité des aspects, et l'étrangeté du dessin, et la variété du parfum, jusqu'à la bizarrerie charmante des contorsions toujours excentriques et gracieuses.

De toutes les « plantes mimes », telles que l'héliante, le mufler, le bec-de-grue, l'éclipse, la poule-qui-pond, le casque de Mars, la plus singulièrement douée, comme talent d'imitation, c'est certainement l'orchidée. Dans cette famille, tout le monde est comédien. On s'affuble de tous les costumes et l'on joue tous les rôles. On dirait des fleurs tombées du chariot de Théspis...

Voici d'abord l'orchidée « nid-d'oiseau », dont la fleur, originale entre toutes, a l'apparence et la forme d'un nid mignon. Où est l'oiseau ? Où sont les œufs ? L'orchidée « mouche » ressemble à s'y méprendre à quelque mouche énorme ; il semble qu'elle bourdonne... Regardez ! elle marche, elle va s'envoler. Non, elle se tait, elle s'arrête ; c'est une fleur. L'orchidée « singe » porte une fleur vineuse et grimaçante comme la face comique d'un ouistiti. Ici, l'orchidée « sabot de Vénus », l'admirable *cypripedium*, galoche féerique, pantoufle merveilleuse, babouche enchantée, ramassée dans quelque conte oriental pour chausser le pied microscopique et fabuleux de quelque Cendrillon de Lilliput. Puis, la grande merveille de la troupe, le premier rôle, l'artiste incomparable, l'orchidée « papillon ». Suspendue en l'air au bout d'un long pédoncule, que l'on aperçoit à peine, allant, venant, s'agitant au moindre souffle, cette fleur aux couleurs éclatantes et variées semble voltiger çà et là comme un beau papillon qui hésiterait entre deux parfums. Le papillon, c'est l'orchidée ; ses ailes, ce sont les pétales ; et si, d'aventure, quelque argus éclatant vient se poser sur la fleur, on dirait deux papillons buvant à la même coupe. Pourquoi ces ressemblances singulières, ces jeux mystérieux et charmants ? Est-ce un caprice ou une distraction de la nature qui, commençant son œuvre par un animal, l'a tout à coup terminée par une plante ? Non. La nature est attentive et grave dans ses actes. Par ces ressemblances singulières et ces rapports bizarres, elle a voulu dire sans doute que la fleur est sœur de l'insecte et que les règnes de la création se donnent la main.

Recherchée dans tous les pays d'Europe, c'est particulièrement en Angleterre que l'orchidée est reine, comme autrefois la tulipe en Hollande, la rose en Orient, la fleur du jasmin en Espagne. Les grands horticulteurs anglais ont tout un personnel d'explorateurs qui s'en vont dans les forêts vierges des Tropiques découvrir de belles et rares orchidées qu'ils envoient à Londres. C'est ainsi que le Jardin botanique de Kew possède aujourd'hui

1,400 espèces et 215 variétés d'orchidées, plus 125 espèces non déterminées. Ces superbes plantes fleurissent successivement pendant toute l'année. En mai, leur mois de prédilection, près de 200 orchidées s'épanouissent à la fois dans le Jardin de Kew, un prodige floral !

Il n'y a pas longtemps, fut vendue aux enchères la splendide collection d'orchidées d'Howickhouse, à Preston (Lancashire), composée de 1,600 lots choisis. Parmi les plantes les plus vivement disputées, on cite des orchidées « cattleyan » vendues 2,400 francs et des « *coelia bella* » 2,320 francs ; des « *laelia callistogrossa* » montèrent jusqu'à 2,760 francs, une bagatelle !

L'orchidée prend quelquefois dans les forêts natales des proportions fantastiques. Il y a quelques années, une orchidée monstre, vrai miracle botanique, fit grand bruit dans le monde des fleurs. Importée d'Amérique en Angleterre par MM. Sanders et de Saint-Albans, cette merveille végétale mesurait 2 mètres 75 de diamètre sur 2 mètres de hauteur. Cette orchidée provenait de Cartago, où elle fut plantée jadis par un indigène sur la couronne d'un arbre de la famille des Euphorbiacés. Un jour, le célèbre amateur Roeze, passant à Cartago, eut l'heureuse fortune et la patiente curiosité de compter sur la plante géante 1,900 fleurs épanouies à la fois. Obtenue à prix d'or par MM. Sanders, cette orchidée colossale fut placée dans une caisse énorme. Pour la cueillir, on scia l'arbre qui la portait au-dessus et au-dessous de cette touffe incomparable. Avec le tronc sur lequel elle se trouvait fixée, la plante féerique pesait plus de 600 kilogrammes. Pour installer ce colosse floral, MM. Sanders furent obligés de faire construire une serre spéciale où, suspendue à une longue chaîne, cette orchidée géante figurait au-dessus des têtes des visiteurs, une immense coupole fleurie, sorte de parterre aérien.

On peut se figurer cet éblouissant prodige en se rappelant la corbeille d'orchidées qu'à l'inauguration de l'Exposition de 1889, le Comité des Colonies offrit à M<sup>me</sup> Carnot. Composées de 1,500 fleurs, cueillies dans les serres de M. Godefroy-Leboeuf, cette corbeille monstre souleva les applaudissements émerveillés de la foule.

Peut-on maintenant se représenter une orchidée pareille au vanillier géant du Jardin fleuriste de Bordeaux ? Etalant sur la muraille ses splendeurs florales et mesurant 44 mètres de longueur sur 2 mètres de haut, ce merveilleux exemplaire, assurément unique en Europe, couvre une superficie de 100 mètres carrés. Le mur est tapissé de morceaux de liège qui permettent aux racines adventives de tirer leur nourriture de tous les coins de la serre. De la base au sommet, c'est un vaste tapis de verdure, d'éclat et de parfum, tout émaillé des jolies fleurs et des fruits gracieux de cette précieuse orchidée. Ajoutons que ce vanillier magnifique fut planté, en 1876, par M. Côme, jardinier-



chef du Jardin fleuriste de Bordeaux. M. Côme eut la main heureuse, car il y a tout lieu de croire que son splendide nourrisson pourrait aujourd'hui parfumer toutes les crèmes qui se confectionnent dans la vieille Aquitaine.

On sait d'ailleurs que Bordeaux, en France, et Londres, en Angleterre, sont les deux premiers marchés de vanille européens. C'est de nos colonies de la Guadeloupe, de Sainte-Marie de Madagascar, de Taïti, de Mayotte et de la Réunion que nous vient la vanille. Dans toutes les contrées chaudes de l'Amérique du Sud croît librement une jolie plante sarmenteuse aux tiges élégantes qui grimpent capricieusement, s'enroulent, s'allongent, s'étendent et se penchent le long des arbres, ses voisins, dont elle fleurit les couronnes aériennes. Cette plante, orchidée charmante et renommée, c'est le vanillier. Ses longues et fines feuilles, ses douces fleurs d'un blanc de neige forment de toutes parts d'admirables grappes, éblouissantes et parfumées. A ces fleurs succèdent de grandes gousses d'un brun roux, légèrement recourbées en croissant, presque toujours ridées, atteignant jusqu'à 0 m. 30 de longueur : c'est la vanille. Avant de la répandre dans le commerce, les habitants de la Guyane, de la Guadeloupe, du Brésil, lui font subir une préparation, du reste assez simple : enfilant ces gousses en manière de chapelet, on les plonge dans l'eau bouillante puis on suspend ces chapelets au grand air, en plein soleil. Des gousses ainsi desséchées, il découle une liqueur abondante et visqueuse. Après l'écoulement, on dispose les gousses de vanille dans de petits pots vernissés où elles se conservent à souhait. Dès ce moment, la vanille appartient au commerce, à l'alambic et au fourneau, aux distillateurs, aux pâtisseries. Des forêts lointaines de l'Amérique et de l'Inde, des bois sauvages de l'Afrique, des îles qu'illumine le soleil des Tropiques, ce parfum fameux se répandra dans tout le monde civilisé.

L'orchidée est répandue sur la face entière du globe. Elle abonde sous les Tropiques; on la rencontre en Sibérie; elle fleurit, mignonne et charmante, dans nos prairies, nos champs et nos bois, où elle semble inconnue ou dédaignée.

Il va sans dire que chaque amateur a ses préférences : Pour mon compte, j'incline vers les « sabots de Vénus », les merveilleux *cyripedium* aux dessins féeriques, aux formes pleines de grâce originale et d'élégance singulière.

Pour décrire la fine fleur des orchidées les plus belles et les plus rares, il me faudrait un volume. Je n'ai que quelques pages. J'en choisis donc deux ou trois que j'offre aux lectrices du *Journal des Demoiselles*.

Voici d'abord le « *cyripedium chamberlainianum* », d'une rare et saisissante beauté. C'est lui qui, en ce moment, défraie les enthousiastes conversations de tous les orchidophiles. Il ne s'agit pas, en effet, d'un hybride ordinaire différant plus

ou moins de ses congénères, mais bien d'une véritable plante à sensation appartenant à une section absolument nouvelle de *cyripediums*. Le caractère le plus saillant qui distingue cette admirable orchidée, c'est que les hampes florales, au large et superbe feuillage, portent jusqu'à vingt fleurs énormes sur le même épi, merveille botanique ! Les pétales sont gracieusement étalés, ondulés, tortillés. Le labelle est blanc, abondamment tacheté du plus joli rose. Cette superbe orchidée vient de la Nouvelle-Guinée, d'où six cents échantillons d'une beauté sans rivale ont été importés en Angleterre par MM. Sanders, de Saint-Albans. M. Godefroy Lebœuf se demande si cette splendide orchidée de la Nouvelle-Guinée ne serait pas un des curieux représentants de la flore primitive de ces contrées à l'époque où, très probablement, l'Amérique était réunie aux îles océaniques. D'après l'éminent horticulteur, les semeurs ne sauraient tirer qu'un parti fécond de cette nouvelle orchidée, car il est absolument certain qu'il ne pourra sortir que des merveilles d'une plante aussi belle et aussi différente de toutes les orchidées connues jusqu'ici. Après le « *cyripedium chamberlainianum* » — quel affreux nom pour une si jolie plante ! — voici le « *dendrobium taurinum* », autre orchidée magnifique, récemment importée des Philippines par notre distingué compatriote, M. Regnier. Vraiment étonnante de grâce bizarre et d'originalité fantastique, cette étrange orchidée pousse et grandit sur les palétuviers, végétaux singuliers eux-mêmes qui, sous les Tropiques, s'avancent en rangs serrés à la conquête de la mer, tordant leurs racines prodigieuses dans la vase noirâtre et gluante, tandis qu'ils baignent leur cime dans un flot brûlant de rayons. En bas, de constantes vapeurs; en haut, l'éternel soleil.

On ne peut guère, en nos serres d'Europe, offrir au « *taurinum* » la vivifiante atmosphère de son berceau, mais, en bonne orchidée qu'il est, il se contentera d'une serre humide et chaude, égayée d'une vive lumière. En reconnaissance des soins qu'elle aura reçus, cette plante épanouira ses innombrables fleurs, si délicates, si étranges, dont les pétales, avec une saisissante originalité, se relèvent comme les cornes d'un taureau.

Citons, en passant, le *dendrobium*, une des orchidées les plus florifères et les plus éclatantes que l'on puisse admirer. D'une étonnante rusticité, elle se cultive et se multiplie à souhait. Comme support, une simple bûche suffit à cette « fille de l'air » qui s'épanouit superbement au faitage des serres, où elle semble plutôt flottante que suspendue.

L'orchidée ne se distingue pas seulement par ses splendeurs originales. Elle a son parfum exquis, ses délicates et pénétrantes senteurs, extrêmement variées. Quelques orchidées imitent avec une étonnante perfection les parfums bien connus de la rose, de la violette, de la cannelle, du muguet,



de la pêche, du miel. D'autres ont une odeur beaucoup plus spéciale, fort agréable, mais plus difficile à définir. D'après les observations de M. Mesnard, une même fleur d'orchidée dégage des odeurs sensiblement différentes suivant qu'on l'observe le matin ou le soir, qu'elle est exposée au soleil ou à l'ombre, qu'elle a été cueillie fraîchement épanouie ou déjà passée. On a même pu observer une périodicité très remarquable dans le dégagement du parfum de certaines orchidées. — Phénomène encore inexpliqué.

Il serait difficile de préciser le domaine favori des plus belles orchidées. L'Inde, la Birmanie, Java, Ceylan, la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Grenade, le Mexique, le Brésil, la Guyane, nous semblent le dessus féérique de cette immense corbeille d'orchidées de toutes les espèces et de tous les pays qui, depuis la Sibérie jusqu'à Madagascar, depuis Bénarès jusqu'à Mexico, parfume le monde.

Au point de vue de la culture, c'est certainement le Nouveau-Monde qui fournit le plus grand nombre d'orchidées ornementales. C'est de là que nous viennent les plus rares et les plus magnifiques espèces. L'Asie et l'Archipel malais nous offrent aussi un grand nombre de superbes échantillons. Réduite à quelques espèces terrestres, l'Australie ne possède pour ainsi dire pas d'orchidées ornementales. Il en est de même pour l'Afrique qui, en dehors de Madagascar, de l'île Maurice et de la Réunion, ne voit croître que des plantes peu estimées des amateurs. Tout au plus convient-il de faire une exception en faveur des *disa* des environs du Cap, des *ansellia* et des *lissochilus* de la région équatoriale.

En fin de compte, on pourrait dire qu'avant même l'Amérique tropicale, les Philippines sont la région bénie des plus belles orchidées.

Au Mexique, l'orchidée est, en quelque sorte, la fleur nationale, une plante de famille. Aucune n'y est plus populaire, plus recherchée, plus aimée : l'orchidée protège le berceau de l'enfant; elle fleurit le corsage des jeunes mariées; elle embaume les autels; elle orne le reliquaire du saint favori; elle parfume la salle des festins; elle s'entasse en gerbes odorantes sur la tombe des morts. Doux symbole d'union et de fidélité, c'est la fleur d'amour que l'amant offre à sa fiancée. En un mot, l'orchidée accompagne de son éclat et de son parfum toutes les manifestations de la vie courante des Mexicains.

Un célèbre horticulteur de Londres me conta, un jour, cette naïve et touchante histoire qui se termine un peu comme une pièce d'Eugène Scribe : Un jeune anglais, de fortune nulle et de situation infime, aimait éperdument une charmante miss qui le payait de retour. La famille de la jeune fille s'opposait formellement au mariage. Après un serment d'éternel amour, nos pauvres jeunes gens se séparent, et Georges va chercher fortune au

Mexique. Au bout de deux ans, il revient en Angleterre, à la grande joie de sa fiancée qui l'attend; il lui apporte un modeste pécule, plus une plante, une fleur, une orchidée. Mais cette orchidée, dont il a choisi de superbes échantillons, est précieuse et rare, inconnue, d'une valeur sans pareille. La nouvelle plante excite l'admiration et les convoitises des plus grands amateurs, qui se disputent, au poids de l'or, les merveilleux échantillons de l'orchidée mexicaine. Georges n'est plus l'infortuné prétendant, pauvre et dédaigné, il devient le mari d'Henriette; mais, en vendant ses précieuses orchidées, il voulut en garder une fleur qui, le jour des noces, brillait d'un incomparable éclat au corsage de l'épousée.

Il ne faut pas que la splendeur étrange et la magnificence originale des orchidées exotiques nous fassent oublier la modeste grâce et l'exquise simplicité, l'élégance mignonne, le charme intime, la beauté riante et coquette de celles qui parfument nos prairies, fleurissent nos champs et nos bois. Ces orchis n'ont pas, comme les éclatantes espèces des Tropiques, la prétention d'escalader le ciel en grimpant sur les hautes cimes avec leurs bras en fleurs. Mais nos chères orchidées de France ont, elles aussi, ce cachet de bizarrerie charmante et de saisissante originalité qui distingue les représentants les plus divers de leur innombrable famille, éparse sur toute la surface du globe.

En outre, elles sont nos voisines et nos amies, elles sont *nôtres*; on les voit naître, on les voit fleurir, on les voit mourir. Elles marquent une date, une saison. Leur départ est comme un mélancolique adieu des beaux jours; leur retour est comme une résurrection attendue d'éclat et de parfum, une joie de la nature, un triomphe du printemps, un doux sourire de la terre.

On la trouve partout, la délicate orchidée de nos pays; mais on a l'air de ne pas la voir, on semble ne pas la connaître, on ne daigne pas la louer, on néglige de la cueillir.

Je ne sais pourtant rien de varié et de charmant, de gracieux, de coquet, d'original comme nos orchis rustiques, nos ophrys si expressifs, nos épipactis si élégants, nos neotties aux spirales bizarres, et une foule d'autres orchidées, délicieuse parure de nos champs et de nos bois.

Nous avons l'ophrys-abeille, l'ophrys-mouche, l'ophrys-frelon, le sabot de Vénus, le satyrion, le nid d'oiseau, que sais-je encore! Ce sont des nuances exquises et des dessins merveilleux, des épis de neige ou de carmin, des tiges féériques, des fleurs élégantes et légères comme des ailes, des thyrses et des panaches, des aspects singuliers, des formes bizarres, des couleurs aussi variées que délicates, blanc pur et rouge sombre, vert pâle, mauve tendre, rose vif, brun doré, violet foncé, jaune clair!

J'ai connu, aux bords de la Seine, un moulin frais comme un lis et joyeux comme un éclat de



rire. Sur les toits roses, des pigeons blancs. Tout autour, de grands peupliers sans cesse agités par la brise. Sur l'eau, des barques légères aux balancements endormis.

Sous les grands peupliers s'allongeait une riante pelouse, toute émaillée d'orchidées rustiques qui semblaient s'être donné rendez-vous autour du moulin. Là, sous un berceau de troène en fleurs où bourdonnait l'abeille, la plus jolie des meunières, une éternelle orchidée à son corsage, nous servait d'imposantes fritures de goujons qui s'élevaient en coupole d'or sous leur couronne de persil; et des brocs ventrus, cerclés de cuivre étincelant, coulaient dans nos verres massifs un petit vin rosé qui mousait en riant aux yeux.

O souvenir attristé de ma lointaine jeunesse!

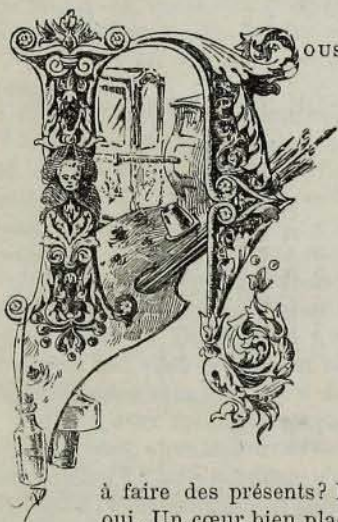
C'était avant la guerre... Le gentil moulin n'est plus. Il fut brûlé par les Allemands, et la jeune meunière, qui bravait leur triomphe, reçut, comme un baiser prussien, une balle mortelle sur sa joue vermeille.

C'est pour moi une fête d'aller, aux bords de la Seine, savourer des goujons frits sous la verte tonnelle d'un cabaret champêtre. Et plus d'une fois, en écoutant un chant lointain de canotiers ramant à l'horizon, j'ai songé au gentil moulin que brûlèrent les Allemands, à la jolie meunière qui dort sous les orchidées qu'elle aimait, à l'ombre des peupliers où chuchote le vent...

FULBERT-DUMONTEIL.

## CONSEIL

### Les Présents



ous voici à l'époque, mesdemoiselles, où un grand nombre d'entre vous se creusent la tête, comme on dit vulgairement, pour trouver des idées nouvelles et faire des cadeaux de jour de l'an qu'ils aient agréables.

Et d'abord, êtes-vous tenues à faire des présents? Il me semble que oui. Un cœur bien placé aime à donner. Il n'est pas vrai de dire que l'affection n'a nul besoin de manifestations, et ne se prouve pas par des cadeaux. Un sentiment vrai s'épanche de lui-même au dehors; le désir de faire plaisir à ceux qu'on aime en découle tout naturellement. Vous verrez plus tard quel rôle jouent les petits présents dans le cercle de la famille et de l'amitié: ils sont comme la preuve tangible qu'on nous chérit, qu'on pense à nous, qu'on s'est ingénié pour nous donner une satisfaction.

Les présents doivent, bien entendu, varier selon les personnes auxquelles on les offre. Pour vos parents et vos amis, vous doublerez le prix de votre souvenir si vous y joignez votre peine, votre travail. Vous ne pouvez savoir — vous ne le comprendrez que lorsque vous aurez vous-mêmes des enfants, — combien tout ce qui nous vient de ces chers enfants devient précieux. Les parents sont reconnaissants, sensibles presque jusqu'à l'exagération. Le dessin, l'écran, le coussin, le buvard fait par vous constitue pour eux une satisfaction sérieuse, qui vous coûtera peu, surtout devant le résultat obtenu. Travaillez donc pour ceux que vous aimez, cela dût-il vous ennuyer un peu; envisagés par ce côté, les petits présents ont l'avantage de vous faire sortir de vous, de vous habituer à prendre quelque peine pour les autres.

En ce qui concerne certaines de vos amies, à qui vous avez le droit d'offrir des présents, agissez avec tact d'abord; préoccupez-vous de leur goût plutôt que du vôtre; tâchez de savoir si l'objet que vous choisissez ne fera pas double emploi, s'il doit leur plaire. Ensuite, s'il s'agit de personnes placées dans une situation quelque peu pénible, faites appel à votre délicatesse; examinez si votre intimité vous permet un cadeau utile. En tout cas, la liste est longue des objets qu'un manque absolu de fortune ne leur permet pas d'acquérir.

Au contraire, s'agit-il d'amies très riches, c'est une inutilité, ou mieux, un ouvrage de vos mains qu'il faut choisir.

Parmi les personnes envers lesquelles vous pouvez être généreuses au jour de l'an, soyez par-



ticulièrement larges envers celles qui vous servent.

Et surtout, sachez faire grande, généreuse, la part des pauvres.

Il n'est rien de plus navrant que de constater le contraste existant, à cette époque de l'année surtout, entre les riches et les pauvres. Ceux-ci voient les magasins se remplir de merveilles, et savent que, le premier janvier, il y aura des gens comblés de présents. Imaginez ce que peut penser une pauvre ouvrière qui, l'estomac vide et le corps insuffisamment vêtu, regarde derrière les vitres les riches étoffes, les bijoux, les bonbons, les fleurs qui vont encombrer vos joyeuses demeures. Une seule de ces gerbes de roses la rendrait presque riche.

Et les mères ! Il faudrait qu'elles fussent de bonnes chrétiennes (et c'est là un sentiment qu'on semble prendre à tâche de détruire aujourd'hui chez ce pauvre peuple,) si l'amertume n'envahissait pas leurs cœurs devant les regards d'envie que leurs enfants jettent à ces magasins splendides. Beaucoup d'entre elles ne peuvent même entrer dans un bazar à quatre sous pour y acheter les jouets modestes qui suffiraient à satisfaire leurs pauvres bébés. Ceux-ci soupirent devant les devantures, et contemplent avec de grands yeux les montagnes de fruits glacés et de fondants entassés chez les confiseurs, mais jamais ils n'en goûteront, alors que vous, vous en êtes saturées, presque écœurées.

Mesdemoiselles, l'inégalité des conditions a pour un de ses principaux objets, de faire déployer aux riches la bonté, la générosité, la compassion, de les faire participer au rôle de la Providence, et ainsi de les améliorer, — de même que les pauvres s'améliorent par la patience et le travail. Il est impossible que votre cœur ne s'émeuve pas devant la misère. Il faut que vous donniez, surtout à cette époque où vous-mêmes êtes si gâtées. Donnez des étrennes à ces pauvres petits qui ont besoin d'un peu de joie, tout comme ils ont besoin de pain. Je voudrais que chacune des lectrices du *Journal des Demoiselles* donnât des étrennes dans une famille pauvre, au moins. Cela ferait un total magnifique, un chiffre de familles pauvres dépassant de beaucoup cent mille, voyez quelle somme de joie, d'attendrissement, de cœurs aigris adoucis par la bonté, d'enfants heureux et de mères contentes. Et il n'est pas besoin de grosses sommes d'argent pour arriver à ce résultat : quelques jouets, ou une poupée habillée par vous, auxquels vos mères voudront bien joindre l'envoi d'un pot-au-feu ou d'un gâteau pour fêter le jour de l'an. Ce sera dignement commencer votre année, et attirer sur vous des bénédictions assurées.

M. MARYAN.

#### EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE NOVEMBRE

##### MOTS EN TRIANGLE :

C A V E R N E  
A N E M I E  
V E N U S  
E M U E  
R I S  
N E  
E

##### MOTS EN CARRÉ :

M A R O C  
A C I D E  
R I M E R  
O D E O N  
C E R N E

##### MOTS EN TRIDENT :

B F P  
I A E  
G N R  
H O T E L  
E P A V E  
E S T  
M  
A  
G  
O  
R  
I  
E

##### MOTS EN IF :

C  
O H É  
C H A O S  
G R A P P I N  
O S S E L E T  
A  
R E M U A N T  
L I N C O I R  
S A C C H A R I N  
I  
N  
O  
R I S  
V E S C E

MÉTAGRAME : Toue. — Moue. — Houe. — Roue. — Soue. — Boue. — Joue. — Loue.

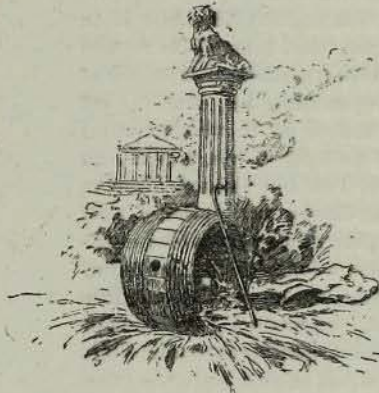
##### MOTS EN SALIÈRE :

M  
A  
L  
I  
M I C A S C H I S T E  
A V E U E F O I N  
E S U N



# ADOPTÉE

SUITE ET FIN



L déplaissait souverainement à son père et à sa mère, qui mettaient tous leurs soins à l'entraîner, mais Nadine, preste et habile, échappait sans cesse à leur autorité, ne tenant aucun compte de leurs observations et de leurs défenses, ayant sans cesse à la bouche cette insulte, qui leur imposait silence :

— Que voulez-vous ? Il n'est pas étonnant que, n'ayant pas été élevée par vous, je n'aie ni vos sentiments ni vos idées, et ce n'est pas une raison pour me contrecarrer et me tourmenter tout le temps.

Plus encore que son mari, distrait par ses occupations et la responsabilité de sa lourde exploitation, M<sup>me</sup> Serfaille était inquiète de la conduite de Nadine et, ayant reçu la demi-confiance de ses projets, elle était plus à l'aise pour lui en parler.

— Nadine, lui disait-elle parfois, tu vas te compromettre.

La folle jeune fille répondait par un éclat de rire.

— Je t'en prie, sois sérieuse, sois prudente ; que M. de Ferques, comme M. de Lauzan, et après lui, te dédaigne?... Il aurait le droit de te mépriser pour toutes les avances que tu lui fais, de se moquer de ta déconvenue, de te tourner en ridicule...

— Je ne lui fais pas d'avances, repartit Nadine, je réponds aux siennes ; et puis pourquoi le comparer à M. de Lauzan ? Ce n'est pas un homme d'argent, lui ; vous m'avez dit cent fois qu'il voulait m'épouser sans dot, il y a deux ans.

— Il y a deux ans, oui, assurément.

— Eh bien, alors, qu'est-ce qui peut le retenir aujourd'hui ? Seule, la crainte d'un nouveau refus. Lorsqu'il l'aura entièrement perdue, et cela ne tardera pas, il me redemandera. Savez-vous son impression sur moi ? Je l'ai entendu, l'autre jour, dire à Alexis : « Non, ce qu'elle est jolie, ta sœur, cette année ! »

La confiance de Nadine était telle que, malgré tout, elle en faisait passer un peu dans l'esprit de sa mère, rebelle, pourtant, à l'optimisme et guérie, par l'expérience, de toute illusion.

Au bout de quelques jours, Stanislas revint, rapportant la bicyclette. Il l'amena lui-même à la

ferme, et Nadine poussa des exclamations devant cette jolie machine neuve, toute reluisante, légère à souhait. Elle voulait l'essayer de suite.

— Non, fit M. de Ferques, votre vilain gazon vous en donnerait une impression détestable ; venez donc plutôt au château cette après-midi. Tenez, ma cousine de Chassel est arrivée ; elle aussi monte à bicyclette et vous donnera, par l'exemple, le meilleur des conseils.

M<sup>me</sup> de Chassel était une jeune femme très excentrique, parente éloignée de M<sup>me</sup> de Ferques, et que celle-ci voyait peu. Mais, pendant ses séjours à Paris, Stanislas avait renouvelé sa connaissance, s'était engoué d'elle, de ses allures tapageuses, de son esprit original et, depuis lors, il avait décidé, chaque été, sa mère à la recevoir quelque temps.

M<sup>me</sup> Serfaille l'avait vue les deux années précédentes et, malgré le plaisir que Nadine avait eu à la fréquenter, elle l'en avait tenue à l'écart, autant que possible, jugeant que ce n'était point là, pour sa fille, déjà si librement élevée, une bonne relation.

Le projet de Nadine d'aller faire avec elle de la bicyclette n'eut donc point son approbation, mais elle osa d'autant moins la refuser que, déjà, l'inconséquence enfant avait répondu :

— Quoi ! M<sup>me</sup> de Chassel est là ? Mais je serai charmée de la voir ; comptez sur moi demain.

Elle y fut, et aussi les jours suivants.

— Eh bien, lui dit sa mère, au bout de trois séances, es-tu bientôt en état de rouler toute seule ?

— Oh ! non ! je suis même très maladroite encore ; et, malheureusement, mes leçons vont être interrompues ; M. Stanislas part demain pour Paris avec M<sup>me</sup> de Chassel. Ils reviendront lundi, ensemble ; je retournerai mardi au château.

— Ne crains-tu pas de t'imposer, d'être indiscrete ?

— Allons donc ! quand ils font tous leurs efforts pour m'attirer, même M<sup>me</sup> de Ferques, qui est si aimable pour moi ! Je ne sais pas, ajouta Nadine avec un sourire de triomphe, mais je m'imagine que nous ne serons pas longtemps à la voir... officiellement. J'ai surpris quelques mots...

— Lesquels ?

— Oh ! rien de précis ; seulement, M<sup>me</sup> de Chassel doit être dans la confidence. Elle a dit à M. de Ferques, à propos d'une plaisanterie qu'il lui faisait : « Est-ce qu'un homme qui veut se marier, qui va se marier, doit dire des bêtises comme cela ? » Il lui a fait signe de se taire ; elle a compris, a rougi, car elle s'était échappée, et ils ont bien ri tous les deux.



— Et toi ?

— Moi, j'ai fait celle qui n'a pas entendu.

La visite de M<sup>me</sup> de Ferques, que Nadine avait prévue, ne se laissa pas beaucoup attendre. Deux jours plus tard, son coupé s'arrêtait à la ferme; et la correction de l'attelage, les deux domestiques en grande tenue, disaient bien qu'il s'agissait d'une visite de cérémonie.

Nadine se trouvait seule avec sa mère à ce moment; voyant la voiture, elle eut un cri d'orgueilleuse joie.

— Que vous disais-je !...

Elle introduisit M<sup>me</sup> de Ferques au salon et y pénétra aussi; elle voulait être là, cette fois, au moment de la demande solennelle.

— Chère madame, dit brusquement la douairière, après les compliments d'usage, je viens vous apprendre une grande nouvelle.

Et, avec un peu d'hésitation, elle ajouta :

— Je marie mon fils.

Comme M<sup>me</sup> Serfaille, interdite, se taisait, cherchant des yeux Nadine, qui pâlisait dans l'ombre où elle s'était mise, tournant le dos à la fenêtre, M<sup>me</sup> de Ferques continua :

— Pour mieux dire, il se marie, car je connais à peine sa fiancée, une jeune Américaine, M<sup>lle</sup> Arabella Syderon, immensément riche. C'est M<sup>me</sup> de Chassel qui l'a mis en relation avec cette famille, et elle l'a accompagné hier à Paris, où il est allé offrir le bouquet et la bague de fiançailles.

— Recevez toutes mes félicitations, madame, put enfin dire M<sup>me</sup> Serfaille; vous devez être heureuse de voir monsieur votre fils s'établir.

— Assurément; seulement, je vous l'avoue, j'eusse préféré qu'il se mariât dans le vieux monde que dans le nouveau. Ces étrangères, si charmantes qu'elles soient, n'en demeurent pas moins, quant à leur passé et à celui de leurs familles, des inconnues pour nous. Elles ont, en outre, des habitudes, une indépendance bien différentes de nos antiques mœurs françaises et qui effarouchent, qui inquiètent un peu, pour l'avenir, les vieilles femmes comme moi... Stanislas a de la fortune; s'il m'eût écouté, en possédant assez pour deux, il n'en eût pas cherché; il eût épousé quelqu'aimable fille de notre pays, dont les sentiments, les coutumes, eussent été pareils aux nôtres, et il aurait eu plus de garanties de bonheur, je crois. Je l'avais élevé dans ces idées et il les partageait. Mais les trois années qu'en partie il vient de passer à Paris, ont entièrement changé sa manière de voir; il a pris goût aux plaisirs, à la vie fastueuse; il se trouve pauvre aujourd'hui avec ses quarante-cinq mille livres de rente, il lui faut des millions, et M<sup>lle</sup> Arabella Syderon lui en apporte en dot deux de chaque main...

Peu après, M<sup>me</sup> de Ferques s'en fut, et la mère et la fille restèrent seules.

M<sup>me</sup> Serfaille prit Nadine dans ses bras.

— Tous! tous! murmurait celle-ci, abattue, cette fois.

— Tous, oui, hélas! lui répondit sa mère. Ah! ma pauvre enfant, pourquoi t'entêter dans ta chimère... Tu as compté, toi, que Stanislas de Ferques t'épouserait parce que, naguère, il t'avait aimée; moi, je n'espérais pas, car je voyais bien la transformation qui s'était opérée en lui et que les convoitises, éveillées en son cœur par un genre de vie qu'il ignorait, t'en avaient chassée. Ah! si tu m'avais crue, il y a deux ans, lorsqu'il te recherchait!... Mais de frivoles questions d'extérieur et de vanité te l'ont fait repousser; lui, sincère, est allé chercher, dans le milieu où tu vivais, ce qui pouvait le rapprocher de toi et il y a trouvé, au contraire, des goûts qui l'en ont éloigné. Encore une fois, Nadine, ma chérie, tu souffres; c'est assez, ne pousse pas plus loin les pénibles expériences qui coûtent si cher à ton cœur, à ton amour-propre et, peut-être même à ta réputation; renonce à tes folles ambitions, contente-toi d'un bonheur paisible et modeste comme celui de Suzanne. Vois, elle a su borner ses désirs et elle est heureuse, bien heureuse!...

Jusque-là, Nadine avait gardé le silence, atterrée par ce nouveau coup, sans force pour le surmonter, car nulle espérance ne venait, cette fois, l'y aider; l'horizon était noir autour d'elle, sans la plus petite étoile, le plus mince rayon... Les paroles dernières de sa mère la réveillèrent comme en sursaut de cette torpeur douloureuse.

— Ne me souhaitez pas un bonheur tel que celui de Suzanne, car, pour moi, ce ne serait pas le bonheur, fit-elle avec amertume. Je ne saurais jamais me résigner à une vie comme la sienne.

— Même avec un mari qui t'aimerait? Je crois que si, Nadine; tu ignores le prix de l'affection; c'est pourquoi tu le dédaignes.

— C'est-à-dire que je n'y ajoute pas foi : Hugues de Lauzan a prétendu et Stanislas de Ferques a cru m'aimer; voyez ce qu'il en est advenu!... M. d'Histal aimait sa femme; sa cendre n'était pas refroidie qu'elle était remplacée. Paul aime peut-être Suzanne encore aujourd'hui, mais le temps, les soucis, l'accoutumance, la satiété, éteindront ce sentiment; alors, elle restera en tête-à-tête avec sa médiocrité. On peut se contenter d'une pareille existence quand on n'en a pas connu d'autres, sinon, jamais, plutôt mourir!

— Je ne te voudrais pas mariée absolument comme Suzanne, reprit très doucement M<sup>me</sup> Serfaille, devinant, sous l'humeur farouche de Nadine, le désespoir qui se glissait dans son âme et cherchant à l'empêcher de s'y installer en maître; je ne te crois pas faite pour vivre à la campagne toute l'année; c'est une existence austère qui entraîne pour la femme un renoncement et une solitude qu'il serait trop exigeant de t'imposer, mais, même à un degré modeste de l'échelle sociale, il est bien des positions agréables qui te conviendraient. Tiens, il y a peu de temps encore, ta sœur m'en parlait : M. Lambret, ce jeune officier que tu as vu à



son mariage, pense toujours à toi ; si tu voulais...

— Le limaçon de la fable ! s'écria Nadine, sarcastique. Grand merci ! je suis plus fière que le héron, je ne l'accepterai pas. Non, ma mère, voyez-vous, il est inutile de chercher à me gagner à vos raisons ; je rends justice à l'excellence de vos intentions, c'est tout ce que je peux faire. Quant aux ambitions que vous me reprochez, elles ont si longtemps été légitimes, qu'elles me sont passées dans le sang, rien ne me les ôtera plus du cœur. Puisque le sort s'acharne contre moi, et que je ne les puis réaliser dans la voie ordinaire, eh bien, j'en sortirai ; je me ferai chanteuse, actrice, n'importe quoi, mais je ne passerai pas mon existence dans cette obscurité et cette demi-misère qui, ici, sont la règle et, dans peu de temps, je partirai pour toujours !...

! Quelque part que M<sup>me</sup> Serfaille fit, dans les paroles de Nadine, à l'exaltation et au dépit, dont le paroxysme se lisait sur ses traits contractés et son visage ravagé, elles ne lui en causèrent pas moins un profond chagrin.

— Oh ! Nadine, reprit-elle, quelle peine tu me fais ! Est-ce par toi-même que je dois être punie de la faute que j'ai commise le jour où je t'ai donnée à Odile d'Histal ! Faute inconsciente, car j'ai bien souffert, et je croyais me sacrifier à ton bonheur ; pourtant, j'en suis châtiée, et par ta main ! Si tu savais combien c'est dur, tu te refuserais à être l'instrument de cette expiation, tu renierais les paroles déraisonnables et coupables que le chagrin, je veux le croire, t'a seul arrachées, et tu viendrais là, sur mon cœur, pleurer... Oui, pleurer, Nadine, et ces larmes te sauveraient ; elles rendraient transparent ce voile, étendu devant ton regard, qui te cache la vérité des choses, la réalité de la vie. Tu te trouverais encore malheureuse, mais tu reconnaitrais que tu t'es trompée de chemin pour arriver au bonheur, et tu reprendrais celui qui, sûrement, y conduit...

Devant le geste de dénégation hautain et dédaigneux de Nadine, M<sup>me</sup> Serfaille continua :

— Imprudente et malheureuse enfant ! N'as-tu donc pas compris, comme je tremble de le faire, que ton orgueil offense Dieu?... que, plusieurs fois déjà, il t'a frappée pour que tu t'abaisses... Si tu résistes, ne redoutes-tu pas un nouveau châtement, plus terrible ?

Nadine haussa les épaules dans un geste d'insouciance criminelle et allait parler ; sa mère l'interrompit :

— Oh ! je t'en prie, tais-toi ! Je devine les mots coupables qui se pressent sur tes lèvres. Nadine, as-tu donc perdu la crainte de Dieu ? Si tu étais plus chrétienne, tu serais plus résignée... Je fais appel à tous les sentiments de ton enfance, que, ceux-là, je t'ai donnés, et auxquels je croyais de puissantes racines en ton cœur ; je t'en conjure, reviens à Dieu, à ta mère, à toi-même...

Et, suppliante, M<sup>me</sup> Serfaille lui avait pris les

maines et les joignait entre les siennes dans une ardeur d'amour et de prière qui mouillait ses yeux de larmes, brisait sa voix et la faisait tressaillir toute, d'angoisse, dans l'attente de la puissance de cette objurcation suprême, sur le cœur meurtri et fermé de sa fille...

Mais, lorsqu'elle se tut, Nadine, insolente, se détournant avec un rictus mauvais :

— Ce n'est pas tout encore ?...

A ces mots, M<sup>me</sup> Serfaille comprit que c'était fini, qu'elle ne pouvait plus rien pour l'âme gangrenée de son enfant, et elle sortit de l'appartement, en proie, à son tour, à un découragement indicible.

## XXII

Le lendemain, vers quatre heures, M<sup>me</sup> Serfaille vit Nadine descendre de sa chambre avec son élégant costume de cycliste. Sur ses joues, le matin fort pâles, s'étendait une couche rosée qui n'avait rien de naturel ; les traces savantes du crayon noir avivaient l'éclat de ses yeux brûlés par la fièvre, mais dissimulaient mal la boursofflure des paupières ; et le plissement préoccupé du front se traduisait sous l'arrangement artistique des boucles blondes.

— Où vas-tu ? lui dit sa mère.

— Chez M<sup>me</sup> de Ferques, prendre une leçon de bicyclette.

— Nadine, fit M<sup>me</sup> Serfaille, tu n'iras pas aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas ta place, mon enfant.

— Allons donc ! rendez-vous est pris, et je vais, vais, y manquant, laisser supposer à Stanislas de Ferques que je le pleure et que son mariage m'a porté un coup mortel !... Je tiens à honneur, au contraire, de lui prouver clairement l'opposé.

— Ma fille, reprit M<sup>me</sup> Serfaille, toujours plus douce, tu n'es pas dans un état à jouer cette grosse partie ; d'une façon ou de l'autre, tu te trahiras. Vois ton pauvre visage ravagé par l'émotion contenue, tes mains qui tremblent, rebelles à la contrainte que tu imposes à tes nerfs. Crois-moi, je t'en prie, ne va pas au château aujourd'hui ; je ferai, si tu le désires, dire que tu es malade ou absente : on supposera ce que l'on voudra, ce ne pourra jamais être pis que ce que, de gaieté de cœur, tu vas montrer, malgré toi, de tes sentiments intimes.

— Mes sentiments intimes ne sont pas ce que vous croyez, fit Nadine, et leur révélation ne m'humilierait pas. Du reste, il ne s'agit pas de cela, et vos terreurs sont vaines ; si j'avais quelque chose à cacher, je ne le dévoilerais pas. Dieu merci, je sais me dominer, et je suis maîtresse de moi-même. Ce qui m'agite en ce moment, c'est votre contradiction ; que j'aie seulement passé la grille, et mon calme reviendra.

— Non, Nadine, dit M<sup>me</sup> Serfaille, très ferme, il



ne reviendra pas. Je t'ai trop souvent laissé agir à ta guise, je me le reproche, car ton inexpérience t'a entraînée à bien des folies, je ne te permettrai pas sciemment d'en commettre une de plus.

— Ce n'est pas une folie, je vous dis que je suis sûre de moi.

— Mon enfant, reprit M<sup>me</sup> Serfaille plus doucement, je t'en supplie, cède-moi ! Tout le monde, plus ou moins, a deviné tes espérances, que dira-t-on, même dans le peuple, en te voyant courir au château, seule, le jour où l'on annonce le mariage de M. de Ferques ? Ou bien que tu l'ignores, et l'on rira en pensant que tu vas l'apprendre ; ou bien que tu veux chercher à l'empêcher ; alors on ne rira pas, mais ce sera plus grave encore.

— Que m'importe, puisque ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne sera vraie ? Je me moque du qu'en dira-t-on !

— Tu as tort, tu as exposé ta réputation, tu vas la perdre... C'est ton dernier bien, le plus précieux ; il est de mon devoir de t'obliger à le sauvegarder. Nadine, continua M<sup>me</sup> Serfaille avec volonté, fermant la porte vers laquelle elle se dirigeait, tu ne sortiras pas.

Cette résistance fâcha violemment Nadine ; la colère lui monta aux tempes.

— Cela, dit-elle violemment, c'est ce que nous verrons !

Pendant ce colloque, la femme de chambre, quittant de la cour, avait gagné la grande route, poussant la bicyclette devant elle, et y marchait lentement.

Nadine, aveuglée par la fureur, s'avança près de sa mère :

— Vous oubliez, dit-elle d'une voix rauque, que, me cédant à une autre, vous m'avez autorisée à me soustraire à votre dépendance.

— C'est possible, fit M<sup>me</sup> Serfaille, mais cette autre n'étant plus, je reprends sur toi mes droits et mes devoirs.

Nadine repoussa brusquement sa mère pour ouvrir la porte, qu'elle masquait ; comme M<sup>me</sup> Serfaille l'avait fermée à clef, elle n'y parvint pas de suite ; alors, avec une rapidité d'éclair qui ne laissa pas à sa mère le temps de deviner son intention, elle rebroussa chemin, entra dans la petite salle, en ouvrit la fenêtre et, légèrement, sauta dehors, puis elle se mit à courir pour rattraper sa femme de chambre, enfourcha sa bicyclette, et, tant bien que mal, malgré d'innombrables et dangereux festons, elle s'en fut à toute vitesse pendant que sa mère, entrée après elle dans le petit appartement, et la voyant s'éloigner, s'écroulait sur une chaise, répandant les larmes les plus amères de toute sa vie.

Lorsque Nadine arriva au château, son excitation nerveuse, augmentée par cette scène, avait atteint son paroxysme et la fièvre, une fièvre intense, battait dans ses artères une charge désordonnée. De loin, elle vit, sur la terrasse, M. de

Ferques assis à côté de M<sup>me</sup> de Chassel, et comme elle se sentait, sur sa machine, aussi disgracieuse que peu en sûreté, elle mit pied à terre, sous prétexte que le chemin montait un peu, et elle le gravit lentement pour essayer de se remettre.

Stanislas, l'apercevant de loin, eut un moment de surprise, et dit à sa cousine :

— Dieu me pardonne, la voilà !

— Qui ça, la petite Serfaille ?

— Elle-même. Si je croyais qu'elle serait venue aujourd'hui !...

— Et moi donc, après ce que vous m'avez raconté !... Ou vous êtes un fat, ou elle a un fier courage !

— Oh ! elle est crâne, vous savez ?...

— Pauvre fille ! sa dernière espérance, pourtant !... Vous êtes cruel, en vérité ?

— Que voulez-vous ?

— Elle est jolie, cependant...

— Idéalement ! J'en ai été un an amoureux fou, et lorsqu'elle m'a refusé, j'ai eu un chagrin !...

— Qui s'est passé ?...

— Oui ; aujourd'hui, je pouvais l'épouser, elle ne désirait que cela ; mais avec ses goûts, ses habitudes, et cent mille francs de dot, merci bien !

— C'est pourquoi vous avez préféré Arabella et ses millions.

— Si elle s'en doutait, pourtant !...

— Vous n'allez pas le lui dire...

Nadine arrivait essoufflée plus par l'émotion que par sa course.

— Quel courage ! lui dit Stanislas, venant au-devant d'elle.

— Pourquoi ? fit-elle, déjà alarmée.

— Pour avoir été fidèle à notre rendez-vous par cette chaleur.

— J'avais un double motif de l'affronter.

— ???

— Ma leçon à prendre et mon compliment à vous faire.

— Merci bien.

— Oh ! très sincère, continua Nadine, après avoir salué M<sup>me</sup> de Chassel, il paraît que vous faites un mariage superbe, que votre fiancée est charmante...

— Moins jolie que vous, répondit Stanislas.

— Mais plusieurs fois millionnaire, ce qui vaut mieux.

— Peut-être, fit-il avec un indéfinissable sourire.

Ils entrèrent tous au salon trouver la douairière, puis, M<sup>me</sup> de Chassel ayant passé un costume de cycliste en drap beige, qui, vu son embonpoint, la rendait grotesque, on commença à pédaler.

Très experte, M<sup>me</sup> de Chassel donnait d'excellents conseils à Nadine, qui, gauche, émue, mal en équilibre, menaçait de tomber à chaque pas ; ce n'était pas trop de la force de Stanislas, qui marchait près d'elle, pour lui faire à tous moments recouvrer son assiette. Ces exercices avaient lieu sous une large allée de tilleuls, finement sablée, impénétrable au soleil, qui les favorisait aussi



bien par son ombre salutaire que par l'égalité du terrain. Nadine affectait une gaité folle qui sonnait faux et ne trompait qu'elle-même; elle avait aussi des audaces, ridicules en raison de son inexpérience, se lançant seule à toute vitesse... Ces essais périlleux aboutissaient infailliblement à des chutes, peu dangereuses, grâce à la poussière de l'avenue, et dont elle riait elle-même bien haut, dans son entrain factice et déplacé.

Elle ne s'apercevait pas qu'elle forçait la note, et n'avait pas vu les sourires qu'une ou deux fois Stanislas et M<sup>me</sup> de Chassel avaient échangé à la dérobée. Depuis la veille, elle vivait dans un état de rêve qui lui ôtait la conscience de ses actes. Et c'est ainsi qu'avec volubilité, lorsqu'on s'arrêtait pour se reposer, elle parlait, sans discernement et sans frein, de ses relations à Paris, de ses danseurs, de ses succès d'autrefois; puis du mariage de Stanislas, de la colonie américaine, qu'elle avait fréquentée un peu, le tout dans un pêle-mêle qui révélait le trouble de ses idées, mais que dominait l'évidente intention de bien témoigner au jeune homme que ses projets ne l'affectaient nullement, cherchant même, pour cela, à lui laisser supposer imprudemment qu'elle avait d'autres espérances et d'autres perspectives, mais sans les spécifier.

Elle avait perdu jusqu'à la notion du temps écoulé lorsque, tout à coup, la contrainte qu'elle s'imposait devint subitement au-dessus de ses forces, et elle crut, dans une demi-défaillance qu'elle parvint pourtant à cacher, les sentir l'abandonner. Elle voulut partir, alors; Stanislas ne la retint pas, son malaise évident lui étant un désagréable spectacle. Elle rentra dire adieu à M<sup>me</sup> de Ferques, puis, pour s'en aller, se prépara à monter à bicyclette.

— Je ne vous le conseille pas, fit M<sup>me</sup> de Chassel, le terrain est en pente; vous n'êtes pas assez sûre de vous pour vous risquer, vous pourriez faire une chute.

— Qui serait autrement grave que celles de l'allée, ajouta Stanislas, car celles-là n'ont un peu nui qu'à la blancheur immaculée de votre costume.

— Oh! dit Nadine, toujours excitée, je ne me fais jamais mal en tombant!

— Il ne faut qu'une fois.

— Je n'ai pas peur de cela, je vous assure.

— Vous êtes très brave, nous le savons.

— C'est cela, moquez-vous de moi!

— Je ne me le permettrais pas, fit Stanislas, saluant; je dis seulement que, spécialement aujourd'hui, vous nous avez témoigné votre valeur: vous avez fait des prodiges!

A ces mots équivoques, il regarda M<sup>me</sup> de Chassel, qui ne put s'empêcher de sourire.

Nadine sentit ce sourire plutôt qu'elle ne le vit, un brouillard passa devant ses yeux et le sang lui monta aux joues.

— Je vais y mettre le comble, dit-elle d'une voix sifflante, en opérant cette descente avec un art!... Vous allez voir...

Et elle se mit en selle.

— Mademoiselle Nadine, ne tentez pas cela, croyez-moi, insista encore M<sup>me</sup> de Chassel.

— Eh bien! alors, par la petite allée, qui tourne et descend moins raide.

Et, saluant d'un geste, l'imprudente, à fond de train, se dirigea vers cette allée, tortueuse et étroite, qui menait aux serres placées en contre-bas et, de là, gagnait la grand'route.

— Pas par-là! crièrent ensemble M<sup>me</sup> de Chassel et Stanislas, pas par-là! c'est bien plus dangereux encore!

Et comme l'étourdie continuait, semblant n'avoir pas entendu, Stanislas, effrayé déjà par ses écarts et son manque d'assiette, courut pour la rejoindre et lui crier encore:

— Pas par là! Arrêtez-vous, descendez; vous allez vous tuer!

Cette fois, elle l'entendit; mais dans son état d'exaspération, qui touchait à la folie, ce souci qu'il témoignait d'elle, de sa vie, de sa santé, après le sourire que, tout à l'heure, elle avait surpris, lui sembla la plus sanglante ironie; aussi, ne se contenant plus, elle lui répondit, allant toujours plus vite:

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous?

Et de toutes ses forces, elle accéléra encore son mouvement.

Sa rapidité d'éclair avait un moment soutenu Nadine, mais, à un tournant brusque que faisait l'allée pour passer près de la serre basse, son équilibre fut rompu; avec une violence décuplée par la vitesse de sa course, elle fut projetée de côté, à plusieurs mètres de distance, et tombant dans le vitrage de la serre, qui, creusée dans le sol, ne le dépassait guère que de la moitié de sa hauteur, elle s'y enfonça avec un grand fracas de verre brisé, de pots de fleurs mis en pièces, de branches cassées et de feuilles froissées, auquel répondit son cri à elle, cri terrifiant de douleur, d'agonie!...

Presqu'aussitôt, Stanislas, témoin de cette catastrophe, arriva pour la relever et, sur ses pas, M<sup>me</sup> de Chassel, M<sup>me</sup> de Ferques, les domestiques...

Tous reculèrent devant l'horreur du spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Couchée sur le côté, inanimée, dans les plantes vertes et les fleurs au milieu desquelles, passant à travers le vitrage aux ferrures largement espacées, elle était tombée, le sang s'échappait à flots des blessures qui lui avaient été faites par les vitres cassées; il lui baignait le visage au point de le rendre totalement méconnaissable et coulait sur sa robe blanche en un long filet rouge. Ses cheveux blonds, ensanglantés aussi, lui collaient aux tempes et au front; on ne pouvait, sous l'hémorragie, rien distinguer de ses traits, mais on devinait, à d'affreuses zébrures plus



foncées, qui lui rayaient les joues, les hachures de sa chair, faites par le verre en éclats, la terre coupante des poteries fracassées et même les feuilles acérées des yuccas et des araucarias sur lesquelles, par malheur, elle avait justement été lancée.

La retirer de sa couche de fleurs meurtries et de plantes dévastées, s'assurer qu'elle respirait encore, l'étendre au milieu de la serre sur un matelas en hâte apporté, laver ses plaies, essayer d'étancher le sang qui coulait des blessures du cou et de la tête, et d'une artère coupée au poignet, chercher à lui faire reprendre connaissance, étaient les soins les plus urgents. M<sup>me</sup> de Ferques, surmontant sa répulsion devant ces coupures épouvantables, de suite s'y dévoua, aidée de M<sup>me</sup> de Chassel, qui lui apportait au moins le secours de sa bonne volonté.

Pendant ce temps, un domestique, sautant à cheval, partit quérir un médecin; et Stanislas, à qui incombait ce triste soin, descendit lui-même à la ferme pour prévenir M. et M<sup>me</sup> Serfaille.

En route, le cœur lui manqua; il ne savait comment aborder, avec les malheureux parents, le sujet qui l'amenait. Dans la cour, il trouva M<sup>me</sup> Serfaille qui, toujours active, surveillait ses domestiques. Le voyant, elle devint toute pâle et, mue par l'instinct d'un pressentiment, s'avança :

— Nadine? fit-elle d'une voix tremblante.

— Quoi, dit-il, interdit, vous savez déjà?...

— Je ne sais rien... Il lui est arrivé quelque chose?

— Oui, madame, un accident.

Et, comme il la vit pâlir davantage encore, se décomposer, il ajouta vivement :

— Une chute de bicyclette.

— Elle est tuée?

— Non! Oh! non, madame, blessée seulement; peut-être même pas grièvement, nous ne savons... Il s'arrêta.

M<sup>me</sup> Serfaille fermait les yeux sous l'émotion profonde qui la terrassait et, un instant, vacilla comme si elle allait tomber.

— Mon Dieu! murmura-t-elle tout bas, que votre volonté soit faite!

Puis, fortifiée sans doute par cette héroïque prière, et retrouvant son courage.

— Où est-elle? dit-elle.

— Au château; ma mère la soigne.

— J'y vais.

Elle appela un domestique qui assistait, interdit, à cette scène :

— Vous avez entendu, n'est-ce pas?... Prévenez de suite M. Alexis, et dites-lui d'avertir son père, avec ménagement; avec ménagement, vous comprenez?...

Et, sans prendre le temps d'aller chercher un chapeau, tête nue sous le soleil, à pas précipités, elle se dirigea vers le château, suivie de Stanislas, qui lui racontait les circonstances de l'accident, mais sans lui en indiquer pourtant l'horreur. M<sup>me</sup> Serfaille, les lèvres serrées et blêmes, la respi-

ration haletante, les yeux fixes et secs, ne semblait pas l'entendre.

Lorsqu'elle arriva, Nadine était toujours étendue dans la serre et n'avait pas repris connaissance; mais déjà le médecin, près d'elle, avait, par une ligature, arrêté l'hémorragie du poignet et commençait à s'occuper des plaies du visage.

Voyant sa fille dans cet épouvantable état, M<sup>me</sup> Serfaille eut un cri déchirant et se précipita près d'elle.

Elle était sur le dos, maintenant, et l'on découvrait mieux encore l'horreur de ses blessures. Le côté gauche de sa figure, qui avait subi le choc, pénétré le premier à travers les vitres, et qu'on ne voyait qu'à demi lorsqu'on l'avait trouvée gisante, n'était qu'une affreuse bouillie de chair et de sang. Malgré cela, M<sup>me</sup> Serfaille n'eut pas une seconde de cette répulsion qui avait fait hésiter M<sup>me</sup> de Ferques un court instant. Meurtri, déchiré, ce visage repoussant était toujours celui de son enfant et, dans un élan maternel irrésistible, elle posa sur la pauvre joue en lambeaux ses lèvres, qu'elle retira teintes de sang!... Les larmes l'étouffaient; elle les contient pourtant.

— Docteur, elle vit? demanda-t-elle.

— Oui, madame, j'espère même que son existence ne sera pas en danger; mais je n'ai pu encore me rendre compte de la gravité de ses blessures. Maintenant que l'hémorragie est en partie arrêtée, l'essentiel serait de la rappeler à la vie.

Et l'on y essayait, tandis qu'il lavait les plaies. Tout à coup, Nadine fit un léger, très léger mouvement.

— Où suis-je? murmura-t-elle. Ah! fit-elle ensuite avec un cri douloureux.

Elle retomba dans un accablement comateux qui n'était plus celui de la syncope.

Le médecin en profita pour achever les pansements.

— Ah! s'écria-t-il, après avoir baigné une plaie profonde qu'elle avait au sourcil gauche, et qui emplissait l'œil de sang, pourvu que cet œil ne soit pas atteint!...

— Par un éclat de verre? demanda M<sup>me</sup> de Ferques.

— Ou par une de ces terribles feuilles vertes, si pointues, si dures; la paupière est déchirée.

Il régnait un silence de mort.

— Je crains aussi une fracture du coude et peut-être une luxation de la hanche, dit encore le médecin, qui avait déshabillé Nadine à demi. Le plus pressant est fait, ajouta-t-il; maintenant, il faut la transporter.

— Où? demanda alors M<sup>me</sup> Serfaille.

— Au château, bien entendu, fit vivement M<sup>me</sup> de Ferques; chère madame Serfaille, vous la soignez ici.

— J'aurais préféré l'avoir à la ferme, dit celle-ci, si toutefois cela n'est pas pour compromettre son état, car elle ne pourra rester ici bien longtemps...



— Pourquoi donc ? fit M<sup>me</sup> de Ferques. Mais elle pourra y demeurer tant que ce sera nécessaire, tant qu'elle le voudra...

— Merci, dit M<sup>me</sup> Serfaille ; mais, vraiment, si c'était possible...

— Mon Dieu, fit le médecin, consulté par le regard anxieux de la pauvre mère, du moment où elle ne doit pas séjourner ici très longuement, plusieurs mois, peut-être, et puisqu'en tous cas il faut encore la conduire au château, mieux vaut la transporter chez elle immédiatement, avant que la fièvre ne soit montée, pour lui épargner deux secousses.

On hésitait encore, lorsqu'on entendit le roulement d'une voiture. M. Serfaille arrivait avec Alexis conduisant son grand break, tout garni de matelas ; morte ou vive, il venait rechercher son enfant.

Le médecin ne lui refusa pas de l'emmener. On coucha, avec mille précautions, la pauvre blessée dans la voiture, sa mère et le docteur y montèrent auprès d'elle ; et lentement, au pas des chevaux, pour éviter tout cahot, on ramena dans la maison paternelle l'infortunée jeune fille qui, pour la quitter quelques heures auparavant, avait bravé l'autorité de sa mère.

### XXIII

Lorsque Nadine, après neuf semaines de fièvre, de délire, de souffrances inconsciemment ressenties, retrouva définitivement sa connaissance et sa raison, les choses passées se heurtèrent en son intelligence, nouvellement éveillée, dans un tel pêle-mêle, un chaos si confus, qu'avant d'oser parler, elle attendit, afin d'être sûre qu'un rêve n'abusait point ses sens.

Elle était couchée dans la petite chambre de Curgeon, dont elle reconnaissait la disposition et les objets familiers ; aux vitres, une buée légère témoignait du refroidissement de l'air extérieur et, par les carreaux de l'imposte, au-dessous de laquelle s'arrêtaient les rideaux, soigneusement tirés, elle voyait le squelette d'un grand tilleul dénudé et désert.

Le souvenir de son dernier réveil lui ramenait la perspective de ce grand arbre vert et feuillu où chantaient des oiseaux dont les joyeux ramages lui parvenaient par sa fenêtre, ouverte à l'air tiède et embaumé du matin.

Il y avait donc bien longtemps qu'elle était couchée ?

Elle ferma les yeux pour mieux se rappeler.

Alors un cri, presque, lui échappa au souvenir aigu, vivant, d'une journée de soleil où elle était au château de Curgeon, et, nettement, elle vit, dans l'ombre de ses paupières closes, passer devant elle une belle jeune fille blonde, vêtue de blanc, montée à bicyclette, qui descendait, avec une vitesse tellement vertigineuse que, dans un mouvement

involontaire, elle tendit les mains en avant pour l'arrêter, une allée étroite tournant entre des pelouses ombragées de massifs. Et, tout à coup, cette jeune fille était projetée dans les vitres d'une serre, on entendait un fracas épouvantable de verre brisé, de poteries mises en pièces, de branches cassées, puis, plus rien... Aussi bien la nuit que le silence, la fin de tout... Et Nadine crut alors ressentir de nouveau les horribles douleurs déjà connues : dans le bras, comme un craquement terrible ; à la jambe, une sensation atroce de membre tordu ; à la tête, un choc horrible qui lui faisait à peu près perdre le sentiment, mais lui laissait percevoir pourtant, sur son visage, son cou, ses mains, des hachures multipliées, comme celles d'un sabre frappant au hasard, précipitant ses coups avec férocité, et des piqûres sans nombre, aiguës, telles des aiguilles s'enfonçant dans ses chairs et y demeurant.

A cette évocation, elle frissonna et une sueur d'angoisse lui perla sur le front. Où, et quand avait-elle donc éprouvé ces souffrances-là ? Elle voulut essuyer ses tempes humides... sa main rencontra un bandeau qui lui couvrait tout le haut et tout le côté gauche de la figure.

Elle était blessée !... Celle qui était tombée là-bas, c'était donc elle ?...

Elle se rappela... Oui, c'était elle et, peu après, elle eut, au milieu des souvenirs de sa fièvre, des lueurs de lucidité... Elle retrouvait dans sa pensée la sensation d'une chose chaude, liquide et épaisse à la fois, qui s'échappait de son front et de son poignet et, goutte à goutte, l'inondait, l'empoisonnant de cette odeur fade, écœurante, indéfinissable du sang versé ; et ensuite, d'un doigt fort et habile, appuyé sur sa plaie comme une main de fer, comprimant cette hémorragie et l'arrêtant.

Puis, sur son visage déchiré, brûlant, la mémoire d'une impression de fraîcheur, d'apaisement causée par les compresses appliquées et celle, ensuite, d'être étendue dans un lit moelleux, d'y reposer ses pauvres membres endoloris, et de s'y endormir..

Oui, c'était bien elle qui avait été blessée à Curgeon. Qu'était-elle donc allée y faire ?

Peu à peu, la notion des choses lui revint complète ; elle vit comme dans un rêve ces dernières années : l'absence de sa marraine, l'amenant à Curgeon ; la recherche de Stanislas de Ferques ; son premier hiver mondain ; ses quasi-fiançailles avec Hugues de Lauzan ; puis le commencement de toutes ses déceptions : la mort de la marquise ; le remariage du marquis ; son malencontreux séjour à Paris ; la naissance de la petite d'Histal ; la mort de M. d'Histal ; sa certitude d'être déshéritée ; l'abandon du vicomte de Lauzan ; son fol espoir, enfin, de reconquérir Stanislas, de l'épouser ; sa fureur, son dépit en apprenant son mariage, et la catastrophe qui en avait été la conséquence !



Repasant, dans la quiétude lassée qui suit les grandes maladies, tous les événements de sa vie, ils perdaient un peu, à ses yeux, maintenant, de leur acuité douloureuse, elle s'en souvenait comme d'un songe effrayant, se demandant seulement s'il était bien possible qu'elle eût traversé, souffert tout cela !

Et à côté de la tristesse de ce tableau s'opposait la mémoire de douceurs plus récentes qui, jusqu'à présent, lui avaient été inconnues. D'une main tendre, forte, fidèle, sans cesse là pour presser la sienne aux heures effrayantes des cauchemars de fièvre, ou des tortures physiques, des douleurs réelles. D'un baiser (si doux !) sur son front brûlant ; d'une ombre silencieuse et légère, veillant sans interruption autour d'elle, attentive à ses moindres désirs, habile à soulager ses souffrances.

Elle eut surtout la sensation intraduisible d'un cœur angoissé par son épreuve, et uni au sien par la plus profonde, la plus tendre pitié. Et la vision intérieure d'une tête blanchie par le chagrin, constamment penchée sur la sienne pour épier ses plus faibles mouvements. Puis, à côté de cela, des pas étouffés, des voix assourdies, des timbres mâles d'homme qui s'adouciaient dans une compassion navrée. « Pauvre enfant », disaient-ils ; — ou bien : « Comment est-elle ? » et dans ces mots passait l'inquiétude la plus sincère, la plus affectueuse. — Le souvenir aussi de jolis cheveux blonds comme les siens, qui allaient et venaient dans la lumière éteinte des stores abaissés, et sous lesquels se penchait un jeune visage courbé par le chagrin... Et l'image de petites mains blanches, pieusement jointes, de beaux yeux bleus implorant le ciel, d'invocations pressantes parties du cœur, que répétaient plusieurs et plusieurs voix, après le vieux pasteur coiffé d'argent et de neige, agenouillé près du lit, qui disait au Seigneur : « Une parole, mon Dieu, et cette enfant sera guérie !... »

Qui donc disputait-on ainsi la vie à la maladie et à la mort ? Pour qui ces larmes versées, ces supplications ardentes, ces inquiétudes dévorantes, ce souci de toutes les heures, ces soins tendres, dévoués, délicats ?... Qui aimait-on de la sorte ? Qui ?

Elle fut abasourdie quand elle comprit que c'était elle... Elle qui n'aimait personne, personne, sinon elle-même !

Elle se rappela encore, avec une lucidité étrange, tous ses torts, ses mépris, ses tracasseries, ses dédains, ses outrages même, envers cette mère, ce père, ces frères, ces sœurs qui, aujourd'hui, pleuraient sur son épreuve et se désolaient à la pensée de la perdre, et elle se demanda, avec l'obstination des esprits affaiblis devant certains problèmes qui dépassent leur puissance actuelle de compréhension, comment on peut ainsi rendre le bien pour le mal, et s'attacher à qui ne vous a témoigné qu'indifférence ou éloignement ?

Bien que sa connaissance fût entièrement revenue, Nadine resta encore tout un jour, toute une nuit sans la témoigner. Elle voulait revoir, dans la plénitude de son intelligence, les choses dont un souvenir, vague comme un songe, lui présentait seul l'image.

Les heures, l'une après l'autre, lui apportèrent la confirmation de ses réminiscences. Elle reconnut, près de son lit, sa bonne mère, toute changée par le chagrin, l'inquiétude, la fatigue, mais invariablement dévouée et douce, ne la quittant ni le jour ni la nuit ; son père, tout abattu aussi par l'angoisse et la peine ; sa sœur Suzanne, si triste ; Alexis, qui retenait mal une larme en la regardant ; et Lucie, véritable ange de charité fraternelle, aidant à sa mère pour les soins les plus délicats, tandis qu'Adrien venait sans cesse s'informer s'il n'y avait pas un secours à apporter, un service à rendre. Gaston et Juliette, retournés en pension sans doute, n'étaient plus là, mais elle revit le prêtre en cheveux blancs qui les avait tous baptisés, et qui venait chaque jour bénir l'enfant introduite par sa main pieuse dans la vie chrétienne, et menaçant, contre l'ordre habituel des destinées humaines, de le précéder dans la tombe.

Elle les vit tous, et le médecin dévoué et son beau-frère Paul, si méconnu, qui trouvait, malgré de nombreuses occupations, le temps de prendre quotidiennement de ses nouvelles, et elle ne parla pas encore...

Il lui en coûtait de le faire : après tant d'orages, cette paix, ce silence, cet incognito dans la vie lui étaient précieux. On eût dit que toutes les secousses imprimées à son âme, et terminées par ce terrible choc, en avaient fait sortir le levain mauvais. Elle se sentait autre, avec des sentiments de petit enfant, et elle retrouvait, dans son intelligence qui se rouvrait à la vie, des impressions, des rappels de ces premières années qu'elle avait passées à Curgeon, comme aujourd'hui, au milieu de ses parents, alors aimés.

Le soir venait... ne parlerait-elle pas encore ce jour-là ? Sa mère, seule avec elle à ce moment, s'agenouilla près de son lit et cacha son visage entre ses mains, mais, au mouvement de se épaules, secouées par des sanglots, Nadine comprit qu'elle pleurerait...

Elle se rappela tout à coup une maladie grave qu'elle avait faite vers l'âge de six ans. Sa mère l'avait soignée avec la plus dévouée des tendresses, et parfois, aux heures d'angoisse, elle versait, comme en ce moment, d'abondantes larmes.

Tout ce cher passé, si puissant sur le cœur, et que Nadine, pourtant, avait oublié, dans la frivolité de sa jeunesse égoïste, lui revint subitement à la mémoire. Elle ne voulut plus prolonger le tourment de la mère admirable qui pleurerait sur elle à cette heure d'inquiétude et de tristesse ; elle se résolut à lui faire voir qu'elle était sauvée, et reconnaissante, infiniment, de tant de sollicitude et



de tendresses imméritées, cherchant un mot pour peindre ses sentiments, elle n'en trouva qu'un, dans sa pensée occupée par ses réminiscences d'enfance, un mot depuis longtemps désappris, mais qui résumait tout, et elle s'écria doucement : — Maman !

La convalescence de Nadine, à dater de ce jour, marcha à grands pas. Quotidiennement, on la voyait revenir à la vie, et elle lisait, sur les chers visages qui l'entouraient, une telle joie des progrès de son rétablissement, que son cœur se fondait au contact de cette chaude affection.

Elle n'était plus la même, et, maintenant, M<sup>me</sup> Serfaille retrouvait bien en elle son sang. Elle avait été si près de la tombe qu'elle y avait laissé choir, semblait-il, le vieil homme pour en ressusciter transformée, régénérée. Dans le silence et la solitude forcés de ses longues heures de maladie, la réflexion était venue assurer le changement de son cœur. Ses yeux d'âme, enfin, s'étaient ouverts; elle avait compris la folie de vanité et d'orgueil qui lui avait fait commettre tant d'injustices, tant de fautes, et tremblé à la pensée du châtement mortel qui avait été si près de l'atteindre. Revenant à la vie, après avoir failli la perdre, elle en éprouvait une reconnaissance attendrie qui achevait de la métamorphoser.

Si, naguère, le milieu familial et affectueux de Curgeon avait été sans empire sur son esprit occupé d'ambitieuses pensées, à présent qu'elle en était affranchie, et plus disposée, par son affaiblissement dû à la maladie, à recevoir toute empreinte, cette influence apaisante produisait sur elle les mêmes fruits que dans son enfance, aidée encore, dans sa bienfaisante action, par la gratitude des soins reçus.

Sur son naturel propre, l'éducation qui lui avait été donnée avait étendu comme une couche de pâte dure et ferme qui en avait respecté les formes, mais l'avait enfermé et caché; telle la main vivante et palpitante encore, mais murée sous l'inerte plâtre dont on la couvre pour la mouler. Les déceptions atteignant Nadine avaient porté les premiers coups à cette rigide et factice enveloppe faite d'orgueil, d'égoïsme, de vanité, qui paralysait son âme et glaçait son cœur; les fêlures en étaient demeurées longtemps invisibles, mais le choc suprême avait achevé de la briser, et la jeune fille, s'en dépouillant, enfin, redevenait ce qu'elle était à dix ans. Les sentiments qui, douze années, l'avaient agitée, semblaient effacés de son être moral; elle était bonne, simple, patiente, reconnaissante des moindres soins, touchée des plus minimes attentions.

Elle disait parfois :

— Qu'il va m'être doux de vivre auprès de vous, maintenant que, par ce que je vous dois à tous de soins admirables, j'ai compris votre affection pour moi et son prix immense ! Pourquoi a-t-il fallu que

je le connusse si tard, et que ce soit l'épreuve qui me l'ait révélé !

Entendant ces paroles, voyant la santé de Nadine, si cruellement ébranlée aussi bien par les émotions que par son accident, se remettre visiblement, M<sup>me</sup> Serfaille eût dû être heureuse, mais la tristesse ne quittait pas son front, et, souvent, ses larmes coulaient.

Nadine se levait, à présent, pouvait se tenir sur sa jambe, faire quelques pas, remuer son bras. Seules, les plaies de son visage ne devaient pas être cicatrisées, car sa mère lui laissait son bandeau. Le médecin le retirait presque chaque jour, pour la panser, mais le remettait aussitôt; et, lorsqu'il l'enlevait, il exigeait que l'on fit régner dans la chambre une demi-obscurité, recommandait à Nadine de garder les yeux fermés, et la compresse spéciale, appliquée sur l'œil gauche, était la première qu'il lui remettait, avec une extrême rapidité.

Un jour, la jeune fille lui demanda la raison de ces précautions.

— Vous avez eu une si forte blessure au-dessus de l'œil, lui dit-il, que votre vue en est toute affaiblie et qu'il faut y prendre garde.

— C'est vrai, dit Nadine, je n'y vois qu'à demi. Bientôt, elle insista :

— Docteur, quand pourrai-je retirer ce bandeau ? Le médecin regarda M<sup>me</sup> Serfaille, qui pâlit.

— Je crois, dit-il, hésitant, que vous pouvez le quitter; mais, comme les chairs repoussées sont très délicates, attendez la fin du jour, pour qu'il n'y ait plus, dans votre chambre, d'allées et venues, pouvant amener un courant d'air.

Il s'en fut. L'après-midi, Nadine se reposait sur un fauteuil; des démangeaisons, qu'elle ressentait au visage, lui rendaient insupportables les linges qui le couvraient.

— Maman, dit-elle, puisque le docteur l'a permis, je vais ôter ce bandeau, mes joues me brûlent...

M<sup>me</sup> Serfaille se décolora sous une émotion violente; puis, regardant le ciel comme pour y trouver du courage :

— Je vais t'aider, dit-elle.

Mais ses mains tremblaient...

Le bandeau tomba et Nadine poussa un grand cri :

— Maman ! On dirait que je n'y vois pas de mon œil gauche !

M<sup>me</sup> Serfaille ne répondit pas.

Nadine, alors, quelque faible qu'elle fût, se mit debout d'un mouvement brusque et s'approcha de la toilette, placée entre deux fenêtres et surmontée d'une glace.

Jusqu'à présent, la Nadine d'autrefois était si bien morte en elle, qu'elle n'avait jamais demandé un miroir; elle se voyait donc pour la première fois et, à l'image fortement éclairée que lui renvoyait la glace, elle ne put retenir un cri d'horreur.

Où était la belle Nadine ?



Le côté droit de son visage était intact, mais une profonde balafre, à peine refermée, rayait d'une couture rouge son front lisse et venait s'achever à l'angle du sourcil gauche, percé d'un trou encore béant. La joue était sillonnée de cicatrices qui s'entrecroisaient, rougissaient et boursoufflaient la peau. La lèvre supérieure, à présent guérie, n'avait pas été épargnée; on y voyait la trace d'une déchirure violente, qui la relevait inégalement; et une nouvelle balafre partait du menton pour se perdre dans le cou. Enfin l'œil gauche, le bel œil bleu de Nadine, dont elle était si fière, nageait mort, privé de vision, incertain dans son orbite blanc...

Chancelante, Nadine retourna à son fauteuil et, inerte, s'y laissa tomber. Elle ne disait rien, mais de grosses larmes coulaient sur son pauvre visage défiguré, et des sanglots muets soulevaient sa poitrine.

Effrayée de ce silence, M<sup>me</sup> Serfaille s'approcha d'elle, tremblante, car c'était le moment de l'épreuve suprême!... Angoissée par une douleur qui égalait la sienne, elle mit sa main sur son épaule.

— Ma fille! Ma pauvre fille, courage! Pense que Dieu t'a laissée la vie, que tu avais si follement exposée, alors que, cent fois, il pouvait te la reprendre!

— Oui, il me l'a laissée, dit enfin Nadine, retrouvant soudain son excitation et son amertume d'autrefois, mais dans quelles conditions? N'aurait-il pas mieux valu qu'il me la retirât?... Que vais-je devenir, maintenant, défigurée, borgne, objet d'épouvante et d'horreur, inspirant partout la risée plutôt encore que la pitié. On se moque si aisément des déshérités de ce monde! La vie! la vie! qu'en ferai-je désormais? Certes, j'ai été coupable, mais j'ai été bien punie aussi! Pas une lueur d'espérance dans la nuit noire de mon désespoir! Sans fortune, sans amis, ceux de mon opulence m'ayant fuie avec elle, sans avenir possible, à demi-aveugle, à charge aux autres et à moi-même, sur quoi puis-je encore compter et que me reste-t-il?... Rien, rien qu'à mourir!...

— Nadine, fit M<sup>me</sup> Serfaille, exaltée par l'émotion et l'élévation des sentiments qui la dominaient, Nadine, il te reste deux choses que tu as mécon nues jusqu'ici : Dieu et ta mère. Dieu, qui guérit toute souffrance, qui console toute douleur. Ta mère, dont tu n'as jamais éprouvé l'amour; ta mère, à laquelle défigurée, sujet d'effroi ou de moquerie, pauvre, abandonnée, désespérée, presque infirme, tu es plus chère encore, qui saura trouver dans son cœur, avec l'aide de Dieu, des tendresses spéciales et infinies pour adoucir ton épreuve et embellir ta vie. Oh! Nadine, tu ne sais pas ce que peut une mère pour son enfant qui souffre! Tu ne le sais pas, car, depuis douze ans, hélas! je n'ai plus été une mère pour toi; mais puisque le malheur te rend à moi, reviens, ma fille bien-aimée, reviens dans mes bras, et tu verras si tu n'y trouves pas du courage, de la résignation, de l'apaisement! Aie confiance, ne me repousse pas; tu l'ignores, mais

tu verras ce que c'est que l'amour maternel : c'est doux, c'est fort, c'est puissant! Dieu le bénit et lui accorde des miracles, parfois!...

— Ah! s'écria encore M<sup>me</sup> Serfaille, s'agenouillant devant le fauteuil où sa fille était retombée, la prenant de force pour lui appuyer la tête sur sa poitrine, tu souffres; pleure, va, pleure, les larmes te soulageront, mais ne désespère pas! Qu'as-tu perdu? Les biens menteurs de la vie; ceux qui abusent, ceux qui passent!... La fortune, la beauté, l'amour! Les meilleurs te restent, ceux qui durent, ceux qui ne trompent pas, qui ne manquent jamais : la tendresse d'un père et d'une mère, les espérances de la foi, les nobles jouissances du dévouement et du devoir, les consolations d'une vie utile, généreuse, charitable... Il y a là encore du bonheur pour toute une existence; ne le dédaigne pas, Nadine, je t'en supplie; pense combien t'ont trahie toutes les autres espérances humaines, pour t'abandonner à celles-ci avec plus de confiance, et dis-moi un mot pour me témoigner que tu m'écoutes, que tu me crois, que tu auras du courage et que j'aurai, moi, la joie, après tant de douleurs, de te voir sortir de cette épreuve terrible, triomphante et purifiée?...

A cette objurgation passionnée, Nadine regarda sa mère, admirable de foi et d'amour vibrante d'une émotion contagieuse, transfigurée, sublime!

Au fur et à mesure qu'elle avait parlé, le désespoir de Nadine s'était apaisé au spectacle de cette affection immense, dont elle ne soupçonnait pas la puissance. Était-il possible qu'il y eût au monde une créature à qui elle fût chère à ce point, qui eût pour elle ce sentiment si profond, si sûr, si ardent! Elle se rappela le dévouement de sa mère, pendant ses longs mois de maladie, son inaltérable patience, naguère, sa bonté que rien ne décourageait, et elle put se répondre que c'était vrai...

Alors, pouvait-elle dire qu'elle avait tout perdu quand il lui restait une affection pareille? Qui l'avait jamais aimée, qui pourrait jamais l'aimer comme sa mère?

A la douceur consolante de cette pensée, son cœur s'amollit; elle se fit petite enfant pour mieux s'abandonner à la protection et au charme de cette tendresse infinie, dont elle venait d'avoir la révélation; et cédant enfin au mouvement par lequel sa mère l'attirait, et se serrant contre elle :

— Maman, murmura-t-elle, au milieu de ses larmes, pardonnez-moi, j'étais une ingrate; en me ramenant à vous, Dieu a mis pour moi, à côté de l'épreuve, la plus puissante des consolations.

#### XXIV

La résignation et le courage de Nadine ne se sont pas démentis et ont déjà reçu leur récompense. Elle a trouvé, dans le cœur de sa mère, et au-delà, toutes les consolations, tous les encouragements



qu'elle en attendait, et elle jouit pleinement de cette tendresse saine et forte, si dévouée, dont elle n'avait jamais compris la douceur. Sa santé s'est remise et ses craintes ne se sont pas réalisées : si son œil gauche est perdu, son œil droit a repris de la force et sa vue, excellente, ne la prive d'aucun travail. Enfin, ses cicatrices, pâlisant et s'atténuant peu à peu sous l'action du temps, ne rendent plus son visage repoussant ni grotesque. Elle n'est plus jolie, mais elle est devenue charmante de grâce et de simplicité. Elle n'en a cure ; les vanités de ce monde n'ont plus de prise sur elle, elle est toute à son père, à sa mère, à ses affections de famille, qui se sont faites plus tendres dans leur compassion pour son épreuve, et lui sont devenues infiniment chères et précieuses.

Elle mène une vie sérieuse, aide sa mère, s'occupe de ses frères, de ses sœurs et, tout le temps qui n'appartient pas aux siens, elle le donne à Dieu et à ses œuvres : secourant les pauvres, visitant les malades, admirable de charité et de dévouement.

Elle parle du passé sans rancune et sans regret, et dit très sincèrement qu'elle ne sait pas si, tous ses rêves réalisés, elle eût été aussi heureuse qu'elle l'est à présent.

De l'avenir, elle parle aussi quelquefois, sans

épouvante ; elle prévoit le temps où M. et M<sup>me</sup> Serfaille, vieilliss, réclameront tous ses soins, et où elle sera heureuse de leur rendre ceux qu'ils lui ont donnés.

— Et après, après, dit-elle, non sans tristesse, si Dieu me reprend mon père, ma mère, ma tâche à moi, qui resterai libre, sera de les remplacer auprès de mes frères, de mes sœurs, d'être toute à eux, et plus encore à celui qui aura le plus besoin de moi...

Dernièrement, Suzanne a eu une petite fille ; Nadine a demandé à en être la marraine.

— J'ai trouvé ma voie, a-t-elle dit avec la gaieté qui lui est maintenant habituelle, et voilà ma vocation assurée : Marraine, une marraine à héritage ; une vraie, par exemple !...

Puis plus bas et avec mélancolie, cette fois, elle a ajouté :

— Mais, sois tranquille, Suzanne, je ne te prendrai pas ma filleule !... Il ne faut pas séparer les enfants de leurs mères ; il n'y a qu'elles qui soient dignes et capables de les préparer à la vie et d'assurer leur bonheur...

C'est la seule allusion douloureuse que jamais on lui ait entendu faire au passé.

MARY FLORAN.

## LA NUIT DE NOËL

*Il fait très froid, le vent gémit, on croirait presque,  
Sur la neige qui tombe et recouvre les pas,  
Des arbres dépouillés ruisselants de verglas,  
Voir courir la grande ombre effrayante et grotesque.*

*Mais l'ange aux ailes d'or gardant votre sommeil,  
Mignonne, a fait pour vous de la nuit une aurore.  
Et, tandis qu'au dehors la neige tombe encore,  
Vos yeux sont éblouis des rayons du soleil !*

*C'est l'heure où, réunis et blottis près de l'âtre,  
Là-bas, dans la campagne où souffle l'ouragan,  
Les vieux rêvent, bercés par les contes d'antan,  
Par le feu qui pétille et la chanson du pâtre.*

*C'est l'heure, mon amour, où dans les chemins creux  
Les loups s'en vont hurler à la lune blafarde,  
Et son œil impassible et froid qui les regarde  
Semble rendre leurs cris encore plus haineux !*

*Mais qu'importe après tout ? Sous vos paupières closes  
Vous voyez s'entr'ouvrir le ciel clair lumineux,  
Et le Petit Noël montre à vos doux yeux bleus  
Ses bijoux, ses oiseaux, et ses gerbes de roses !*

*Car c'est minuit, mon ange, et pour fraterniser,  
Pendant que vous riez à la Sainte Chimère,  
Du paradis charmant il descend sur la terre,  
L'Enfant-Dieu qui vous donne, en passant, un baiser !*

JEAN BARANCY.



## LE PUDDING

MONOLOGUE



ENISE (dix-sept à dix-huit ans). (*Elle a par-dessus sa robe un tablier de fantaisie avec rubans et dentelles ; ses manches sont retroussées, laissant voir ses bras, nus jusqu'au coude ; traînées de farine sur les bras et sur le tablier ; cheveux ébouriffés, l'air agité et ému.*) « — Non, vraiment, ce n'est pas de ma faute... Jamais je n'aurais pensé !... j'avais tellement confiance en lui, depuis le temps que je le connais ; jamais je ne l'aurais cru capable d'une chose pareille... C'est abominable ! Non, jamais !... Et puis, on dira ce qu'on voudra, ils sont tous à m'accabler, mais je suis tout à fait innocente ; est-ce que je pouvais me douter ?.. Je vais vous raconter, du reste, comment les choses se sont passées.

Deux heures et demie venaient de sonner, nous causions avec maman du réveillon de ce soir, — j'attends des amies ; nous serons dix en tout. — Il était là à se chauffer devant la cheminée, tournant le dos au feu, et prenant toute la place, comme font d'habitude ces messieurs ; il ne disait rien. — Subitement, une idée me vient, je m'écrie : — Mais, pour un réveillon, il faut un « pudding » ! je vais faire mon fameux pudding, dont moi seule possède la recette. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Vite ! vite ! j'ai bien juste le temps ! — Maman répond : « En effet, tu n'as qu'à te presser ! » Tout en parlant, je nouais précipitamment un tablier (*Elle fait le geste d'attacher un tablier*), et, pour ne pas perdre un instant, je relevais mes manches (*Geste imitatif*)... J'ai remarqué à ce moment-là qu'il m'observait d'un air singulier, mais je n'y ai pas fait attention. Je sors de la chambre et je m'aperçois qu'il se dispose à me suivre : « — Pas du tout ! lui dis-je, je n'ai que faire de vous, restez à tenir compagnie à maman, » — et je lui ferme la porte au nez...

Je descends dans l'office, je prépare ma planche à pâtisserie, mon livre de recettes ; j'apporte la mie de pain, le sucre, le lait vanillé, tout chaud, qui répandait un parfum !... (*Elle lève le nez et aspire.*) Tout à coup, je me rends compte qu'il y a quelqu'un derrière moi ; je me retourne : c'était lui ! Il était venu tout doucement, sur ses pointes, pour qu'on ne l'entende pas, le misérable !... Je lui dis : « — Ah ! mais non ! non ! vous ne resterez pas avec moi ; vous êtes incapable de m'aider, et tellement grand et gros qu'on ne peut plus se retourner ici quand vous y êtes ! » — Là-dessus, il prend un air piteux, me supplie presque la larme à l'œil, si bien que j'ai la faiblesse de me laisser attendrir, mais d'un ton sévère (*Elle appuie l'index sur son nez.*) : « — Alors, vous allez vous mettre dans le petit coin, là, vous n'en bougerez pas et vous ne direz rien, parce qu'il ne faut pas me troubler les idées. » — Il y consent, et va se mettre dans le petit coin avec une physionomie angélique, l'hypocrite ! (*Avec vivacité.*) Moi, je me plonge dans mes préparatifs culinaires : j'émiette le pain, je verse le lait, je bats les blancs en neige... (*Elle imite les mouvements.*) Il regardait mon bras aller et venir, je voyais bien que cela l'intéressait, mis est-ce que j'aurais pu penser ?...

Je lui avais défendu de me rien dire, — car nous causons beaucoup, souvent, — mais, naturellement, je ne me privais pas, moi, de parler... cela aide dans les travaux de ménage...

Tout en épluchant mes raisins, je lui expliquais : « — Il faut ôter soigneusement les pépins et les queues, parce que c'est désagréable à rencontrer sous la dent. » — Il faisait une grosse moue : Peuh ! ayant l'air de croire qu'il aurait bien croqué raisins, pépins, queues, et moi par-dessus le marché !... (*Songeuse.*) Cela aurait peut-être dû me mettre en éveil, mais je ne pensais à rien...



Je tâte le lait (*Elle fait le mouvement de plonger un doigt dans quelque chose*) et je me brûle : « Aïe ! » En secouant ma main, je lui jette des gouttes de lait au nez, exprès, bien entendu ; c'était pour le dégourdir, je lui trouvais l'air si nigaud, au port d'arme dans son coin, comme un soldat dans sa guérite ! Il se met à rire, montrant ses dents blanches sous sa moustache, enchanté de la plaisanterie. (*Ton grave :*) J'ai probablement eu tort, cela l'aura sans doute encouragé... lui aura donné des idées... mais je vous dis que, moi, je n'avais aucune idée, aucune !...

Je brassais toujours mon affaire, j'amalgamais, comme dit la recette, mie de pain, lait, moelle de bœuf, raisins : corinthe et malaga, blancs d'œufs, jaunes d'œufs... En écrasant, pressant, tournant, j'éclaboussais un peu partout, cela me faisait rire, et lui me regardait, clignant des paupières, faisant des yeux bêtes, tendres ! tendres !... Quand ma main s'égarait un peu de son côté, il la baisait au passage... il a une manière à lui : c'est comme si on vous passait sur la main une brosse à velours, on sent les crins des moustaches, mais si peu !... Ça m'a donné tout de même à réfléchir, cela ; aussi, chaque fois, je lui allongeais une petite tape, et je lui disais : « — Voulez-vous bien ! Restez tranquille, monsieur ! Si vous n'êtes pas sage, vous n'aurez pas de pudding ! » — Il reprenait sa physionomie penaude, et moi de rire... Mais, plus les opérations avançaient, plus il devenait entreprenant, sans que j'y prisse garde ; au moindre prétexte, il se rapprochait de la table, ramassant un bout de mie de pain, un raisin égaré... Ses yeux s'allumaient à tout instant d'une lueur extraordinaire, et quand je me penchais sur mon livre pour lire la recette, je sentais son souffle qui faisait voltiger mes cheveux... Je me fâchais, « — C'est ridicule ! vous n'avez pas besoin de lire la recette, vous ! Retournez dans votre coin tout de suite ! » — J'ai déjà eu assez souvent à le reprendre pour des petites libertés de ce genre, mais je suis d'avis qu'il ne faut pas attacher aux choses trop d'importance, de peur de les rendre tout à fait graves, et je n'en pensai pas davantage cette fois... L'hypocrite faisait semblant de se retirer, mais restait toujours dans mon coude ; je voyais ses narines qui frémisaient... (*Air entendu et mystérieux :*) C'est un très mauvais indice, paraît-il, pour le caractère, les narines frémissantes ; cela veut dire : gourmandise, instincts vicieux, appétits affreux, que sais-je ? des choses horribles, enfin... Ah ! si j'avais songé à les interpréter à ce moment-là !... Mais mon pudding et l'heure qui avançait, cela me faisait perdre la tête !...

Je le roule en boule, je l'enveloppe d'une serviette blanche, j'attache avec un cordon bien serré : « — Na ! quatre heures de cuisson, et cela y sera ! Voilà qui est fini, nous pourrons tout de suite aller retrouver maman ! » — ... Son œil devenait triste, un peu farouche même... Il ne semblait pas du tout pressé d'aller retrouver maman !

Soudain, je me frappe le front : « — J'ai oublié l'eau-de-vie ! heureusement, il n'est pas trop tard !... » — Et je sors de l'office en courant... Le temps de gagner la salle à manger, d'ouvrir la cave à liqueurs, de verser du cognac dans un verre à bordeaux, puis je reviens... (*Air embarrassé :*) Ici, cela devient difficile à raconter... Il ne m'avait pas suivie, mais je ne pensais pas à lui, je ne pensais qu'au pudding...

Je pousse la porte de l'office et j'entre précipitamment... Je n'avais pas fait deux pas quand, de derrière la porte, il s'élance sur moi, me prend par la taille avec ses deux grosses pattes, et m'embrasse là, tant et tant qu'il peut !... Impossible de m'en dépêtrer ; j'avais beau crier : « — Eh bien ! monsieur ! que signifie !... » — L'eau-de-vie était répandue par terre, une chaise renversée... Je recule, essayant de le repousser, jusqu'au mur, et je jette les hauts cris... Maman accourt ; il se décide alors à me lâcher, et bat en retraite sous la table, la queue entre les jambes...

Alors, que voyons-nous ?... Sur les chaises, sur le plancher, les lambeaux de la serviette ; quant au pudding, il l'avait dévoré... un pudding pour dix, en moins de trois minutes !... Maman et moi, nous restions confondues et indignées !...

Tout s'expliqua : cette explosion de tendresse hypocrite, c'était pour se faire pardonner son crime. Mais, sans un mot de miséricorde, je l'ai pris par son oreille velue, et conduit sur l'heure, en pénitence, à l'écurie ; il y restera jusqu'à demain...

Quant à mes amies, elles réveillonneront sans pudding, et, si elles ne sont pas satisfaites, elles iront dans la niche de Mylord lui en demander raison... En terre-neuve honnête, il leur dira bien que, pour ma part, je suis innocente !

M.-A. ALHIX.



## A LA MESSE DE MINUIT



**L**ROIS bonnes figures de vieilles femmes, sur le banc de bois vermoulu de la petite église du village; trois délicieuses et attendrissantes silhouettes : mentons branlants dont l'ombre s'allonge en casse-noisette sur le palier; yeux rapetissés et malins dans leur réseau de rides; fichus noirs encapuchonnant la tête, mais d'où s'évade, par-ci, par-là, une mèche de cheveux argentés.

Rose, Francine, Michelle; tels sont leurs noms, comme au temps où elles étaient, l'une blonde, l'autre brune et la troisième châtain, toutes jolies et différentes. A présent, l'âge a effacé les couleurs, nivelé les dissemblances et il ne reste plus que trois vieux croquis, presque jumeaux dans leur commune décrépitude, comme peuvent se ressembler, en hiver, des arbustes dépouillés qui, au printemps, portaient des fleurs différentes.

Qu'importe! il fait si chaud, on est si bien, dans l'église, en cette auguste nuit de Noël! Quel rayonnement! De leur place elles voient comme un éblouissement d'or et de clarté, où la vapeur de l'encens met son mystère, son imprécision de chose vaporeuse... Là-bas, dans la crèche, l'Enfant-Jésus, de cire, leur sourit de loin, si rose, si joli, les bras tendus, à demi enveloppé dans des langes blancs, qui laissent passer ses petits pieds. Au-dessus de lui, deux beaux anges aux ailes dorées, aux robes flottantes, sont suspendus... par l'opération du Saint-Esprit, semble-t-il.

Comme leurs yeux ne sont plus bien habiles à lire dans les livres — l'ont-ils jamais été? — elles roulent avec ferveur, entre leurs doigts, les grains, usés et vernis par le frottement, de leurs chapelets de buis. Et leurs vieilles âmes naïves, presque enfantines, s'embrasent d'amour, de reconnaissance, de pieux enthousiasme pour le Jésus éclos dans la crèche, comme une fleur de chair vermeille.

Michelle, les mains jointes, égrène ardemment toutes ses prières. Rose, moins extatique, croit pouvoir puiser une pincée de tabac dans sa tabatière de bois noir, une manie de vingt ans, son plus gros péché! Le doux Jésus est si bon, qu'il lui pardonnera cette faiblesse. Et elle hume la poudre noirâtre qu'elle a prise d'un doigt humide; deux coups légers tapotés sur la narine, d'un air béat, tout en marmottant son oraison; et, bien sûr, Petit-Jésus n'est pas fâché, puisqu'il sourit toujours là-bas.

Tout à coup, Rose (c'était la plus dissipée des trois, autrefois) pousse le coude de la vieille Michelle; elle lui désigne Francine, avec un petit clin d'œil amical et malin, une espièglerie vieillotte.

Francine, la pauvre chère, un peu pâlie, la tête inclinée, les yeux clos, s'est endormie au milieu de ses prières; dame! c'est l'ainée des trois : soixante-quinze ans aux prochains lilas, et il fait si doux, si chaud; l'orgue chante avec tant de recueillement; les lumières font papilloter si fort les paupières que, bercée par le bon Dieu, la brave s'est assoupie.

Mais elle ne perd pas pour cela la radieuse vision de l'église en fête; seulement, elle se trouve en paradis : voilà tout. Il y a moins loin qu'on ne croit d'un vieux banc de paroisse au grand paradis bleu.

Des anges, partout des anges, qui ressemblent beaucoup à ceux de la chapelle. Ils lui font bon accueil, et la frôlent de leurs longues robes blanches et vaporeuses comme des nuées : « Bonjour, Francine! Quelle belle idée d'être venue ici, juste dans la nuit de Noël! »

Extasiée, ravie, mais un peu honteuse, elle se confond en révérences, mais elle se dit avec inquiétude : « Je suis sûre que mon fichu est de travers » ; si elle avait su, bien sûr, elle aurait fait un brin de toilette!

Oh! voici qu'elle aperçoit l'Enfant-Jésus, rose et mignon comme celui de la crèche et tout rayonnant de clartés blondes. La vierge Marie, en long manteau d'azur, le berce dans ses bras diaphanes, tandis que les séraphins prosternés chantent en chœur : *Gloria in excelsis Deo!*

Au moment où cette vision la transporte d'une joie surhumaine, Francine se sent heurtée un peu, très peu; elle tressaille, ouvre les yeux... Seigneur! qui est-ce qui a soufflé les lumières du paradis? Est-ce que les anges seraient économes? Elle ne sait plus bien où elle est. Tiens! voici Rose et Michelle. La messe est finie; l'église commence à s'assombrir, et maintenant, pauvres vieux oiseaux sans plumes, il leur faut affronter la bise d'hiver, pour regagner l'humble logis.

On s'enveloppe étroitement dans la mante et le fichu. Michelle et Rose ont de petits sourires malicieux en regardant leur compagne qui a dormi pendant la messe, mais elles ne lui en disent rien, parce qu'elles savent que Francine serait toute vexée qu'on se fût aperçu de son court sommeil.

Au retour, tandis que les deux autres échangent, en pressant le pas, d'ingénus bavardages de paroisse, Francine reste songeuse. Elle regarde les froides et vives étoiles de décembre, clous de diamants enfoncés aux portes du paradis; elle pense, avec une joie mélancolique, que, peut-être (elle est déjà si vieille!), son rêve se réalisera, et que sa prochaine nuit de Noël ne se passera plus sur la terre.

HENRIETTE BEZANÇON.





Théâtres lyriques : Opéra : *Don Juan*. — Opéra-Comique : Distribution de *Don Juan*. — Grands concerts. — M. Saint-Saëns à Bruxelles.



On peut dire que l'Opéra a rempli magnifiquement son programme quant au luxe de sa mise en scène, au soin apporté à la tradition dans les décors et certaines parties de l'ouvrage qui n'ont pas trop souffert de sa transplantation dans le vaste palais Garnier.

Il n'en pouvait être de même de l'interprétation. Et pourtant, ce sont les premiers artistes lyriques de France que ceux de l'Opéra en 1896, comme en 1875, c'étaient les premiers chanteurs du monde qui furent chargés de la reprise de *Don Juan*.

Alors, Donna Anna (M<sup>me</sup> Krauss) était dans toute la force de son talent incomparable, et sa voix splendide n'avait rien perdu de sa puissance ; Donna Elvire (M<sup>me</sup> Gueymard), dont le style sobre et classique convenait admirablement aux chefs-d'œuvre des maîtres anciens, était fort appréciée ; et Don Juan (l'inimitable Faure) incarnait ce rôle léger et profond comme jamais on ne le revit depuis. Quant à Zerline (M<sup>me</sup> Carvalho), on sait qu'elle y fut d'une perfection au-dessus de toute rivalité. Sa grande intelligence avait saisi, comme celle de Faure, le côté psychologique de l'œuvre entière, et c'est surtout par là que, aujourd'hui, son exécution reste incomplète.

Une longue étude avait permis à ces artistes d'approfondir les mystères de cette géniale conception, qui fut le point culminant de la carrière de Mozart. Sorti de l'école en 1850, Faure était déjà un maître, et M<sup>me</sup> Carvalho, comme M<sup>me</sup> Krauss, avaient souvent déjà trouvé l'occasion de se remettre en possession de leur rôle, cherchant chaque fois, dans un nouveau travail, comme en une mine insondable, de nouvelles découvertes et de profitables enseignements à mettre au grand jour. M. Gailhard, lui-même, était un parfait Leporello, et sa grande connaissance de l'œuvre a dû lui servir puissamment pour la mener presque au but désiré.

Mais ce n'est pas encore l'idéal, pour ceux qui ont connu *Don Juan* à l'époque où on chantait et où

l'art de Wagner n'avait pas fait de notre première scène lyrique une école de déclamation et de danse, exclusivement. Avouons que cette dernière a beaucoup aidé au succès de cette reprise, et bien que Mozart n'ait pas rêvé d'introduire un ballet dans son œuvre, ce divertissement, merveilleusement réussi, dansé et exécuté, a bien mieux convenu, dans sa somptueuse figuration, à l'immense vaisseau de l'Opéra que les douces mélodies de Mozart, dont la partition est semée. Du reste, toutes les pages de ce divertissement sont exquises et du Mozart quand même, ayant été rassemblées par Auber, qui les avait puisées dans la musique de chambre du même maître.

Ce qu'il faut regretter dans l'intercalation de cette scène de bal au milieu de ce premier finale, où Mozart semble avoir réuni les principales beautés dramatiques de son œuvre, c'est qu'elle en interrompt complètement l'action, la vie, le mouvement. L'idée est arrêtée dans son vol, et le spectateur ahuri, en sortant de ces éblouissements chorégraphiques, ne sait plus comment retrouver le fil de ses sensations, devant cette absence totale de vraisemblance : c'est là un véritable sacrilège !

Si les interprètes du chant n'ont pas rendu la musique de Mozart avec la simplicité qu'elle réclame, c'est qu'à l'Opéra il ne reste personne pour l'enseigner et, d'ailleurs, il faut beaucoup de temps pour changer de style.

On nous répond que *Don Juan* est un drame autant qu'une comédie. C'est possible, et même, c'est vrai ; mais c'est un drame *en dedans* surtout, et il faut fouiller l'âme de chaque personnage pour en comprendre toute l'intime poésie et l'idéal profond. Reconnaissons que le *Don Juan* nouveau a été donné, le plus fidèlement possible, conforme au *Don Juan* primitif, représenté à Prague en 1787. Il y a parfois si loin du désir à sa réalisation !

Ces réserves faites pour ceux qui ne cherchent pas seulement au théâtre le plaisir des yeux et des oreilles, cela ne nous empêche pas de convenir que M. Delmas reste toujours l'admirable Woltan de *La Walkyrie* ; M. Renaud, le superbe Wolfram du *Tannhauser* ; et M<sup>me</sup> Caron, l'incomparable Sa-



*lammô*, de Reyer. Elle a été vraiment enchantresse dans le duo : *Fuggi crudelle*, et l'air : *Non mi dir bell'idol mio*.

M<sup>me</sup> Bosman a un talent incontestable, mais son rôle ne convient pas à sa voix, tandis que M. Vagnet fait un charmant Ottavio. M<sup>lle</sup> Berthet, MM. Chambon, Bartet, etc., ont fait de louables efforts pour s'élever à la hauteur du chef-d'œuvre, et M. Vidal a conduit en maître l'orchestre et les danses, où M<sup>lle</sup> Hirsch, bissée, remporta un véritable triomphe.

On connaît peu de nos jours cet halluciné de génie, Hoffmann, trop oublié peut-être, qui fut, comme plus tard Scudo, un admirateur enthousiaste, et avec raison, de Mozart et de son *Don Juan*. Ils avaient compris l'un et l'autre tout ce que contenaient les larmes et le rire de cette belle conception.

Xavier Marmier, dans une traduction d'un conte d'Hofmann, nous montre le célèbre critique au sortir de la représentation de *Don Juan*. Transporté par les accents d'Anna, il retourne dans sa loge et, au milieu de l'obscurité de la salle, à la lueur de deux bougies, il veut écrire ses impressions sur la soirée pour le journal du lendemain. Son imagination lui représente Donna Anna; le vent qui traverse la salle fait vibrer harmonieusement les cordes des instruments et il s'écrie, dans un poétique délire :

« Dieu ! il me semble entendre la voix d'Anna  
« portée sur les ailes d'un orchestre aérien ; il me  
« semble l'entendre chanter : *Non mi dir bell'idol mio*. Ouvre-toi, contrée lointaine et inconnue,  
« royaume des âmes, paradis splendide, où une  
« douleur céleste et indicible accomplit, comme une  
« joie infinie, pour les cœurs enchantés, toutes les  
« promesses de ce monde. Laisse-moi entrer dans  
« le cercle de tes sublimes apparitions. Puissent les  
« songes que tu envoies à l'homme, tantôt comme  
« des objets de terreur, tantôt comme des mes-  
« sagers de paix, conduire mon esprit vers les  
« régions éthérées, quand le sommeil retient mon  
« corps sous des liens de plomb ! »

L'Opéra a donné *Hellé* en représentations gratuites. On s'occupe de *Messidor*, de *L'Etoile*, des Concerts Dominicaux, etc.

En attendant notre compte rendu de la première soirée de *Don Juan*, à l'Opéra-Comique, dans notre prochaine chronique, en voici l'excellente distribution : Don Juan, M. Maurel; Leporello, M. Fugère; Don Ottavio, M. Clément; Massetto, M. Badiali; le commandeur, M. Gresse. Donna Anna, M<sup>lle</sup> Marcy; Donna Elvire, M<sup>lle</sup> Marignan; Zerline, M<sup>lle</sup> Delna.

La *Cendrillon*, de Massenet, est reculée; on répète *Kermaisa*, de C. Erlanger, chez M. Carvalho.

M. Lamoureux a inauguré ses grands concerts devant une assistance énorme, sans parler de la foule d'amateurs qui n'ont pu y trouver place. Le

public a particulièrement acclamé le prélude de *Rédemption*, de l'illustre César Franck; les *Chansons de Miarka*, charmantes inspirations de M. Alexandre Georges; *La Jeunesse d'Hercule*, de Saint-Saëns, et l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, de Wagner. Succès immenses pour le savant chef d'orchestre et ses musiciens.

Plus tard, M. Lamoureux faisait exécuter, avec la même perfection, la belle symphonie en ré mineur de C. Franck. Cette œuvre superbe de lyrisme, toute vibrante, tour à tour mélancolique et pleine de verve, a provoqué un réel enthousiasme. On a entendu aussi plusieurs œuvres de l'école russe, de Borodine, de Rimski-Korsakow, mais on sent que le public a besoin de s'habituer à cette musique empreinte de la vision des steppes, mêlée à la poésie un peu rude de leurs habitants.

Un bruit qui prend consistance, c'est que M. Lamoureux sollicite du Conseil municipal une subvention en vue de transformer le théâtre de Belleville en Opéra populaire. La Commission des Beaux-Arts est saisie; à quand son rapport?

Après une brillante tournée en Angleterre, en Hollande et en Belgique, M. Colonne a inauguré ses séances du Châtelet par un festival de musique française. Des pages de Bizet, de Lalo, de Delibes, de Godard, de Guiraud, de Gounod, ont été vivement applaudies, mais le grand succès de cette séance a été pour la *Symphonie fantastique*, de notre célèbre Berlioz; et pour la *Psyché*, de C. Franck, dont la renommée devient enfin digne de ses œuvres. On sait avec quel art consommé M. Colonne et son orchestre interprètent ces chefs-d'œuvre.

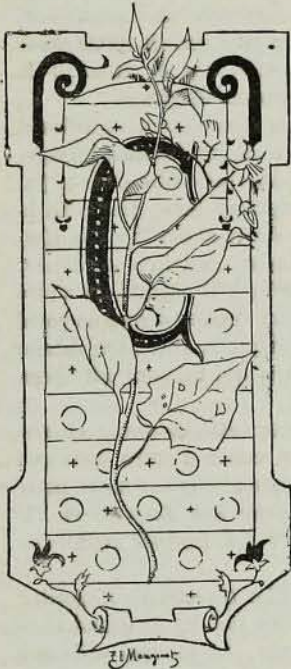
C'est surtout en matière d'art que l'on peut dire que Bruxelles est un petit Paris. Toutes les célébrités musicales, les artistes, les compositeurs de grande marque et leurs œuvres y sont recherchés et chaleureusement accueillis.

Le très illustre chef de la jeune école française, M. Camille Saint-Saëns, vient d'en avoir une nouvelle preuve dans le colossal succès et les témoignages d'admiration qu'il a recueillis à l'inauguration des Concerts populaires de Bruxelles. A cette première séance, entièrement consacrée aux œuvres de ce maître, M. Joseph Dupont avait offert son bâton de commandement à M. Saint-Saëns, qui a été l'objet d'une suite ininterrompue d'ovations enthousiastes: glorieux pendant à sa tournée en Suisse, où le grand maître de l'orgue a transporté les foules. M<sup>me</sup> Hégion, de l'Opéra, avait prêté le concours de son brillant talent à cette belle fête belge en mettant merveilleusement en relief le charme de la « chanson florentine », d'*Ascanio*, et les géniales inspirations de cette page superbe : *La Fiancée du Timbalier*, écrite dans un style d'une admirable puissance, par M. Saint-Saëns, sur la ballade de Victor Hugo.

MARIE LASSAVEUR.



# causerie



HÈRES lectrices, vous venez encore d'avoir entre les mains de longues colonnes de journaux, car on vous a sans doute permis de suivre les récits des fêtes célébrées à Vienne à l'occasion du mariage de l'archiduchesse Dorothée et du duc d'Orléans.

Vous avez dû être frappées du soin apporté par la jeune fiancée à montrer qu'elle faisait siennne la patrie de son mari : ses toilettes ont été composées de tissus fabriqués en France, et ce sont des danses françaises et des œuvres d'au-

teurs français qu'ont applaudi les princes et princesses réunis pour la représentation théâtrale au château de Schoenbrunn.

Ce château, résidence favorite de Marie-Thérèse, a quelque chose de la physionomie de Versailles ; ses parterres à la française, ses tentures de Beauvais et des Gobelins étaient pour le prince exilé autant de souvenirs de la patrie qu'il regrette.

Quelques-uns des spectateurs princiers se sont-ils rappelé que c'est dans cette salle de théâtre de Schoenbrunn que Marie-Antoinette jouait la comédie étant jeune fille et préludait ainsi aux divertissements qu'elle aimait tant comme dauphine et comme reine, au grand regret de sa mère Marie-Thérèse ?

Ces solennelles cérémonies de Vienne ont cependant gardé un certain caractère familial qui les différencie des autres fêtes de cette année : les splendeurs du couronnement à Moscou et les inoubliables jours du commencement d'octobre, à Paris.

Inoubliables ! Quand la jeune souveraine que la France entière a acclamée se promène au milieu des neiges, chaudement emmitouffée dans ses fourrures, revoit-elle l'avenue des Champs-Élysées ensoleillée et enguirlandée, et le scintillement des mille feux des soirées de gala repasse-t-il parfois devant ses yeux ?

Nous pouvons l'espérer ; il nous semble que l'éclat de ces fêtes, le luxe des illuminations a été

particulièrement frappant. Il paraît que sous Louis-Philippe, il y a cinquante ans, les illuminations de la fête du 1<sup>er</sup> mai consistaient dans l'éclairage maintenant quotidien de la rue de Rivoli ; plus près de nous, il y a dix ans, lorsque furent allumés pour la première fois les becs à répercussion de la rue du Quatre-Septembre, on crut dans le quartier à un incendie ; cet éclairage est aujourd'hui à peine remarqué. Nos yeux se sont vite habitués à ces flots de lumière ; s'en trouvent-ils mieux ?

Lisez à ce sujet cette spirituelle diatribe de M. René Doumic :

« Or, Paris ayant déplu au Seigneur, le Seigneur résolut de se venger. Il lui infligea sept fléaux, et voici quel fut le huitième :

« Un soir, à l'heure où les ténèbres commencent à s'épaissir sur la ville, on vit paraître dans les airs des globes de feu alimentés par la lumière électrique. L'éclat en était si intense que le regard ne pouvait en supporter la brutalité. Et ils répandaient une clarté blafarde qui décolorait les objets et donnait aux visages un ton terreux, en sorte que les passants semblaient des trépassés sortis de leurs tombeaux.

« On ne voulut plus d'autre éclairage. On en mit partout. Les électriciens sévirent.

« Cependant, les gaziers ne se tinrent pas pour battus. Ils luttèrent. Même ils luttèrent avec succès. Ils inventèrent des becs perfectionnés qui rendaient la lumière du gaz aussi insoutenable que l'autre. Les électriciens ripostèrent. Ils s'avisèrent de darder leur électricité, comme autant de langues de feu, ou comme des lances de flamme, frappant droit aux yeux. Les gaziers répliquèrent. Ce fut un match dont notre vue était l'enjeu... »

M. René Doumic dépeint les ravages causés par cette débauche de lumière ; il dit les yeux affaiblis des enfants, les douleurs névralgiques torturant les adolescents, la cécité menaçante dès la jeunesse, puis il conclut :

« C'est à cette époque qu'éclata la crise de la librairie. On ne lisait plus : car à l'impossible nul n'est tenu. Il surgit des écoles de peinture imprévues. Ceux qui, par miracle, avaient conservé la santé, s'étonnaient devant la peinture des impressionnistes. Ils songeaient : C'est une mystification ! C'était tout simplement la peinture de gens qui avaient mal aux yeux.

« Les électriciens triomphaient et les gaziers pareillement. Ils se célébraient en chœur. « Jamais, clamaient-ils, il n'avait fait si clair dans Paris. »



Un aveugle osa dire : « Cela nous avance bien qu'il fasse clair dans Paris, si les Parisiens n'y voient plus clair ! »

Est-ce au besoin de reposer, au moins pendant le jour, nos organes visuels fatigués qu'est dû la mode des nombreux rideaux tamisant la lumière, et la vogue persistante des nuances effacées.

A ce propos, avez-vous lu que la diva Nillson, autrefois l'Ophélie rêvée, se faisant construire un hôtel à Madrid, aurait tapissé les murs d'un de ses salons de tous les articles louangeurs publiés sur elle; une autre pièce serait tendue de ses notes d'hôtel. Passons lui le premier caprice; mais quelle bizarre idée de tenir à s'entourer de témoignages de la rapacité humaine !

Où s'arrêterait-on dans cet ordre fantaisiste, pour peu que le snobisme s'en mêlât.

Le snobisme ! Une de vous en avait demandé la définition exacte, et nous la cherchions péniblement, quand Jules Lemaitre l'a magistralement donnée à l'Académie Française : « Le snob est un mouton de Panurge prétentieux ; un monton qui saute à la file, mais d'un air suffisant. » Quelle photographie ! Combien n'en connaissons-nous pas de ces moutons et de ces brebis ! Car le snobisme n'est pas spécial aux hommes, et la nature féminine y est, hélas ! très prédisposée.

Inutile de vous dire que c'est sans aucun lien avec ce que je viens d'écrire que le nom de Francisque Sarcey se trouve au bout de ma plume; chaque année, en septembre, à court de premières représentations, le critique du *Temps* entreprend quelque digression. Il y a trois ou quatre ans, il avait organisé une manière de plébiscite pour savoir si Andromaque était ou non coquette. Dieu sait quels flots d'encre furent dépensés à cette occasion par ses lectrices, plus intéressées par ce problème psychologique que par les questions de prononciation discutées cette année.

Peut-on se servir de cette locution autrefois incorrecte : « causer à quelqu'un ? » Celui qu'on appelle « l'oncle » lui reconnaît presque droit de cité, tout en déclarant qu'il ne s'en servira pas ! Quant au redoublement de la lettre l, dont il accusait les Parisiens dans les locutions : « Je l'ai vu ; tu l'as dit », voilà que, très loyalement, d'Anjou, de Normandie, du Nord, de l'Est, de nombreux correspondants lui signalent, autour d'eux, la même prononciation défectueuse. Lyon en serait indemne, et aussi la Provence, le Languedoc et la Gascogne, mais combien ne se rattrapent-ils pas d'ailleurs !

Cette discussion a attiré notre attention sur ce qu'on pourrait appeler les mots parasites habituels à chacun de nous et reflétant, dans une certaine

mesure, le caractère; vous n'êtes pas sans avoir remarqué l'éternel « moi, je » des égoïstes et des autoritaires, le « n'est-ce pas ? » des conciliants et des timides, sollicitant toujours l'approbation, et ces continuels « vous savez » de ceux qui ne savent ce qu'ils vont dire. Que chacune de nous fasse sur ce point son examen de conscience, cherchons en famille notre mot favori, pour nous en débarrasser au plus vite, car il alourdit la conversation et lui enlève toute élégance.

Examen de conscience, confession, se suivent ordinairement; aussi, pour ne pas faillir à l'usage, vais-je vous avouer que, en vraie fille d'Eve, j'ai voulu savoir quelles surprises nous réservait la nouvelle organisation du *Journal des Demoiselles*, avec ses vingt-quatre numéros, au lieu de douze, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1897; j'ai promis de n'être pas indiscret, mais je peux vous assurer que votre attente ne sera pas déçue et que la Direction mérite les lettres de remerciements qui lui sont adressées de toutes parts.

Je ne veux pas terminer cette causerie, chères lectrices, sans répondre à celles d'entre vous qui m'ont demandé des renseignements sur notre nouvelle publication : *La Toilette des Enfants* et les deux journaux enfantins : *La Poupée modèle* et *Le Journal des Enfants*.

Je vous ai déjà parlé de *La Toilette des Enfants*; ses débuts l'année dernière ont eu un grand succès; unique en son genre, ce journal aide les jeunes mères à confectionner, à peu de frais, des vêtements coquets pour fillettes et garçonnets; gravures nombreuses, noires et coloriées, patrons découpés ou tracés sur les planches de broderie, leur offrent tous les éléments nécessaires pour le *bichonnage* de leur jeune famille.

Nous n'avons pas à vous recommander *La Poupée modèle*, l'amie de votre enfance; vous savez, par vos jeunes sœurs, qu'elle n'a pas dégénéré et que, avec d'attachantes histoires, elle leur apporte sans cesse de riches annexes.

Quant au *Journal des Enfants*, entièrement transformé, il donnera chaque mois, aux frères et aux sœurs, d'attrayantes récréations et complète admirablement le journal de Chiffonnette.

Faites-vous adresser, chères amies, un spécimen de ces trois journaux et vous serez convaincues que vous ne pouvez offrir de cadeau plus agréable et moins coûteux. N'oubliez pas cependant le nôtre; vous n'ignorez pas que plus un journal a d'abonnées, plus il a d'éléments de réussite; amenez-nous de nouvelles recrues et vous verrez des merveilles en l'an de grâce 1897.

EDMÉE.

---

*Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.*

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauvhat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Vous avez probablement, mesdemoiselles, de petits frères, de petites sœurs que vous aimez très tendrement et pour lesquels vous avez une pointe d'ambition... Oh! rassurez-vous, ambition très légitime!

Vous vous plaisez à les voir bien mis, élégants.

Jolis par eux-mêmes, avec leurs yeux doux et candides, leurs mines éveillées, leurs figures intelligentes, leurs beaux cheveux longs et bouclés, ils n'ont pas besoin de parure, me direz-vous, pour plaire.

Non! c'est vrai, votre remarque est juste. Cependant, aucune d'entre vous n'ignore qu'un beau cadre fait valoir le tableau et que nos mignons ne perdent rien à encadrer leur petite figure de dentelles ou de velours bien assortis à leur fraîcheur.

Vous me permettrez donc, aujourd'hui, de leur consacrer quelques lignes. Très peu... pour ne pas empiéter sur vos droits, seulement tout juste assez pour vous faire remarquer de petits costumes seyants, qui leur iraient à ravir et vous feront honneur quand vous sortirez avec ces chérubins.

Le velours, dans tous ses genres et toutes ses formes, est très à la mode cet hiver. Il y en a de rayé, de strié, à pois, à carreaux, d'autre que l'on appelle miré. C'est sur ce dernier que j'appelle votre attention, pour la confection de ravissants manteaux d'enfants. On les fait longs, — vert bouteille est une couleur très en faveur, — avec un ou deux gros plis descendant d'un empiècement carré pour se terminer à l'ourlet. L'empiècement est bordé d'une jolie bande de mouffon et l'on peut mettre dans le bas du manteau — il n'y perdra rien en élégance — une large bande de cette même fourrure.

Comme vêtement de fatigue, on fait plus spécialement le manteau long, en tissu fond vert ou gros bleu, bouclé de noir. La forme est presque semblable à celle que j'ai indiquée plus haut, mais la garniture diffère en ce sens qu'elle se compose simplement d'épaulettes en velours, largement plissées sur chaque bras.

L'empiècement peut facilement être remplacé par un col carré tout en fourrure. Dans ce cas, les manches seraient garnies de même.

Voici pour les fillettes.

Pour enfants plus jeunes, — deux à quatre ans, — les douillettes en faille, en ottomane rose, bleu ou mauve, sont très appréciées. On les enjôle à l'aide de bandes de cygne blanc venant border le col ou le collet, et se terminer devant, à la façon d'une étoile.

Les garçonnets seront charmants dans le complet ou simplement la petite veste russe, en velours noir ou

de couleur. Le col en soie épaisse, assortie, mais en plus pâle, à la veste et à la culotte. Sur les revers ou sur la poitrine, un joli motif brodé, à moins que l'on ne préfère un point d'épine en soie blanche venant courir sur les coutures principales.

Prises d'un engouement extraordinaire pour le velours, toutes les élégantes s'empressent d'en garnir des bas de jupes, des corsages, etc.

Pour les jupes, on mélange assez facilement deux teintes, soit en garnissant des robes rouges de plusieurs rangées de rubans de velours noir, soit en garnissant le bas d'une jupe noire de velours grenat.

Les corsages bénéficient tout naturellement de cette ornementation, soit qu'on les fasse tout en velours, ce qui est redevenu très nouveau, ou qu'on les garnisse sur la poitrine et le long de l'avant-bras de rubans de velours artistiquement disposés.

Même garniture pour les chapeaux : beaucoup de rouge sur du noir ou de noir sur du rouge. Ce qui n'exclut pas les feutres verts, bleus, marrons, etc., souvent entourés d'un tour de plumes de coq coupées et bordées d'une autre couleur, qui se place autour de la calotte, à la façon d'une couronne.

Les chapeaux très élégants seront, — de préférence forme amazone, — en velours uni ou en soie. Quelques-uns auront un fond d'une couleur et les bords d'une autre; tels seront garnis, tout à l'entour du fond, d'une espèce de bourrelet en couleur, servant à donner au chapeau une forme plus évasée.

Vous voyez, mesdemoiselles, que la variété ne manque pas. Vous aurez, pour vous diriger dans le choix des nuances et des formes qui vous iront le mieux, un guide sûr et éclairé... votre goût personnel et vos préférences.

Avant de terminer, je tiens à vous rappeler encore que les robes de tulle, de mousseline de soie, en un mot les toilettes légères, à plusieurs jupes superposées, se verront beaucoup cet hiver.

Vous irez toutes plus ou moins dans le monde et vous voudrez, ce qui est bien naturel, y faire bonne figure. Choisissez donc une toilette vaporeuse, que vous poserez sur un transparent de soie. Rien ne sera plus gracieux que de la cercler, à mi-hauteur ou dans le bas, de petits rubans en satin ou en velours (velours clair, cette fois). Vous draperez le corsage de tulle, où iront se perdre quelques jolies fleurs ou une guirlande posée en sautoir.

Ce sera à la fois seyant et exquis de grâce et de fraîcheur.

FLORIANE.

DÉCEMBRE 1896.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 12).



## VISITES DANS LES MAGASINS

## BIJOUX DE FANTAISIE, JOAILLERIE, ORFÈVRE

De la maison Billault, 17, rue du Cygne

Pour cette époque de cadeaux, la maison Billault a eu la très heureuse idée de créer, pour les jeunes filles, de charmantes fantaisies en bijoux, dont les prix sont modestes. Ces prix permettent d'offrir à des amies, des parentes, un délicieux bijou marqué au coin du meilleur goût et très artistique.

C'est toujours l'argent noir qui en est la base, mêlé à l'or et enrichi, pour les très élégants, de roses, de diamants et de perles; bien entendu que ceux-ci s'adressent aux jeunes femmes, ou font partie d'une corbeille, ou sont cadeaux de noce. Broches avec trèfles en perles noires, fleur de lys; boutons d'oreille; petits bracelets, cercle d'or, fins comme un gros fil, sont charmants objets à donner. Ce cercle d'or, je vous le signale, mesdemoiselles, comme un rien des plus élégants; l'on en met trois au bras si l'on veut. Nos compliments à la maison Billault, pour ses créations d'étrennes.

Parlons maintenant de l'orfèvrerie, car M. Billault est un orfèvre de grand goût. Couverts d'argent, simples, ciselés et gravés, selon le prix que l'on y met; cuillères à café; services à thé, à hors-d'œuvre, à bonbons; pincettes à sucre; plats en argent. Ces renseignements nous semblent bons à donner, en vue des mariages et des cadeaux sérieux et d'un certain prix qu'ils entraînent. M. Billault donnera à ce sujet les détails les plus circonstanciés.

Dans ce même ordre d'idées, la joaillerie tient aussi sa place. Voilà des épingles avec pierres fines, des gerbes de fleurs diamants et argent noir, des broches et des bracelets dont la monture est d'un travail artistique des plus soignés. Vous savez que, pour le manche du parapluie et de l'encas, le luxe est grand, si grand, que l'on donne en cadeau de mariage pommes et pointes plus ou moins riches. M. Billault en a créé, en argent noir ciselé ou incrusté d'or, d'une excessive distinction, d'un luxe sans tapage, comme il convient pour cet objet de grande utilité. Nous les signalons comme une nouveauté dont la mode s'est emparée.

\* \*

Que de séduisants et beaux ouvrages nous avons vus à la maison Lefèvre et Cabin. Ah! le choix est difficile; tous sont si bien compris: utilité et fantaisie. Nous parlerons d'abord des tapisseries: fauteuil et chaise à dessin Louis XV et Louis XVI, banquette, tabouret, écran de feu et paravent, avec attributs ou personnages, ou bouquets de fleurs et guirlandes. Ces différents genres, très heureusement compris, harmonieux de coloris, sont très amusants à faire. Ces mêmes meubles se couvrent aussi de belles broderies au passé, sur étoffe d'ameublement, d'appliques d'étoffes anciennes.

Les dessus de piano et de clavier se font, pour les plus simples, en drap perforé ou brodé au point mordu; très élégants en satin ou peluche, il y en a aussi en tissu lamé, en étamine. Le dessus de clavier set en drap, avec un sujet se déroulant tout le long,

brodé en silhouette. Ce genre de broderie s'applique aussi à tous ces petits travaux: pochette à ouvrage, essuie-plumes, carnet, vide-poche, buvard, cadre à photographie, que l'on décore aussi de broderie rococo, au passé. De très charmantes corbeilles de bureau sont brodées au point de Hongrie; drapées de peluche brodée, ou de drap perforé, joliment brodé d'ornements et de fleurs. Il y en a avec garnitures sévères pour les messieurs.

Si le choix se fixe sur la lingerie de table, voici des services à thé damassés, avec jours et fleurs en soie lavable: des napperons très richement brodés de jours et de guirlandes courant autour; des chemins de table au point moldave; des dessous de carafe et de compotier. Il y en a, comme vous voyez, pour tous les goûts.

La maison Lefèvre et Cabin, 74, boulevard de Sébastopol, donne très obligeamment tous les renseignements qui lui sont demandés; il est donc préférable de s'adresser directement à elle; par notre entremise, il y aurait un retard sensible.

\* \*

C'est un très gentil cadeau à faire, qu'une douzaine de voilettes, en tulles de fantaisie, de dessins variés, contenues dans un gentil carton. Cette variété de tulle permet d'en choisir pour l'hiver comme pour l'été, car douze voilettes nous semblent provision d'une année.

C'est M. Robert, 5, rue du Mulet, à Lyon, qui a mis à la portée de nos bourses un choix de douze voilettes, faites avec les jolis tulles mouchetés, dont il est fabricant, et au prix minime de 6 fr.; c'est un avantage réel dont toutes nous voudrions profiter. La fabrique de M. Robert est très connue et ses tulles sont aussi solides que jolis. Il y en a de blanc, de havane, de marine, de noir. L'envoi franco de douze voilettes contre 6 fr., en mandat, dans la lettre de commande.

\* \*

Si nous recommandons l'Eau dentifrice du docteur Pierre, c'est parce que nous savons les heureux effets que l'on obtient en s'en servant quotidiennement. Les personnes qui en font usage s'en louent fort et nous disent qu'elle est aussi agréable qu'hygiénique. Entretenir la blancheur de l'émail, lui donner de l'éclat ou le lui rendre si une cause quelconque l'a ternie, voici pour la coquetterie; arrêter la carie aux dents qui en sont atteintes, en préserver les autres, raffermir les gencives, pour prévenir le déchaussement, voilà pour l'hygiène. Nous ajouterons que ce dentifrice laisse à la bouche une très agréable impression de fraîcheur.

\* \*

## BIJOUX, NOUVEAUTÉS

De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre

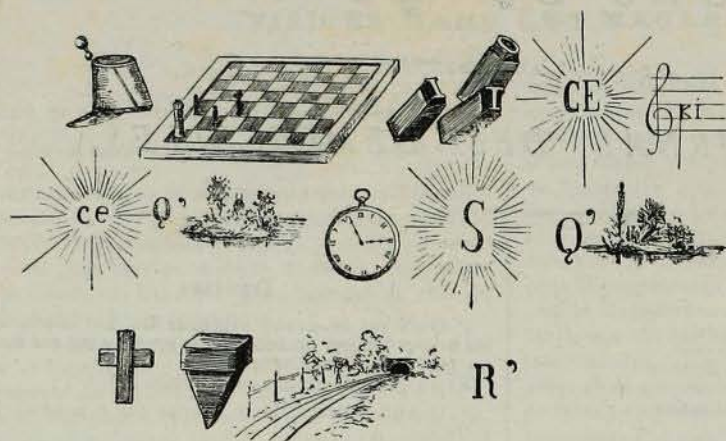
Les bijoux de fantaisie sont toujours à la mode. Voici quelques modèles nouveaux qui feront de gentils cadeaux: d'abord, un choix de liseuses dites







## Rébus



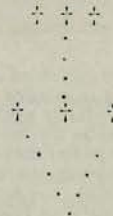
## Surnoms

Quel est le personnage du XVI<sup>e</sup> siècle qu'on surnomma : « Capitaine Brûle-banques » ? Pourquoi ?

## Mots en parapluie

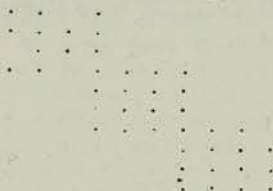
Horizontalement (les croix) : Signifie le. — Roi de Juda.

Verticalement : Un prénom masculin. — Pour le violon. — Sultan.



## Mots en escalier

Gardien de la porte. — Chacun paye le sien. — Sombre couleur. — Pour le cheval. — Bête affamée. — Reine de la nuit. — Exquis en friture. — Pour le serrurier. — .... comme l'absinthe. — Fait agir.



## Acrostiche

Avec les lettres suivantes, former onze mots français qui, par le choix de leur première et de leur dernière lettre dans le sens vertical composeront deux mots qui représenteront deux proches voisins :

IAN  
SSA  
EUN  
OUV  
RNI  
ENN  
LVE  
OIR  
IPP  
THE  
ALV

## Mots en cube

Premier carré : Pour le grain. — Egalité de mérite.

Deuxième carré : Naissance d'un fleuve. — Un jeu.

Reliant les deux carrés : Mademoiselle. — Après sexte. — Ou mariage. — Dans le Gard.

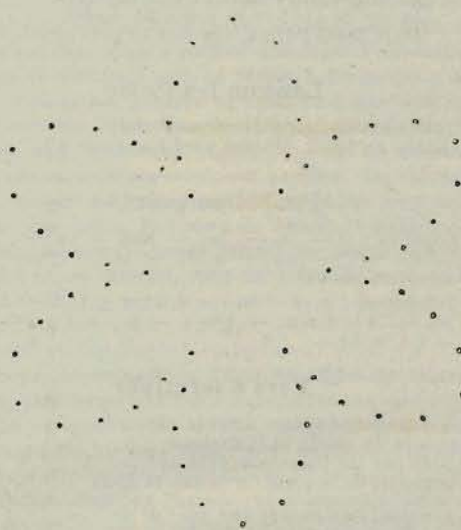
NOTA. — Les mots se lisent de gauche à droite.



## Mots en étoile

Mots formés par les pointes extérieures et intérieures et représentés par des lettres communes à deux mots : Mon premier (extérieur) fait supporter mon deuxième (intérieur).

De gauche à droite en commençant par le haut : Pour s'exercer. — Au ciel. — Dans la mythologie. — Un fort. — Pour monter à l'habitation. — Ou campagnard. — Un nain. — Habitant de l'air. — Innocent. — Sans fin. — En Italie. — Habitant de Reims.



## Légende

Pourquoi le buis est-il toujours vert ?

## Paroles historiques

1<sup>o</sup> Quel est l'homme célèbre à qui on attribue les paroles suivantes :

« J'ai été tailleur, j'ai taillé du drap », et montrant son épée : « Voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux qui parlent mal de moi ».

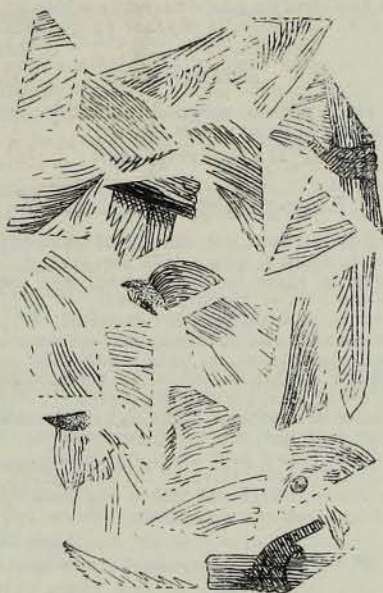
2<sup>o</sup> De qui sont ces paroles bien connues :

« J'ai le pressentiment qu'un jour l'île de Corse étonnera l'Europe ».



## Casse-tête

Avec les morceaux que voici, reconstituer le portrait d'un gentil musicien :



## Mots en if

Verticalement : Un prévôt de Paris.

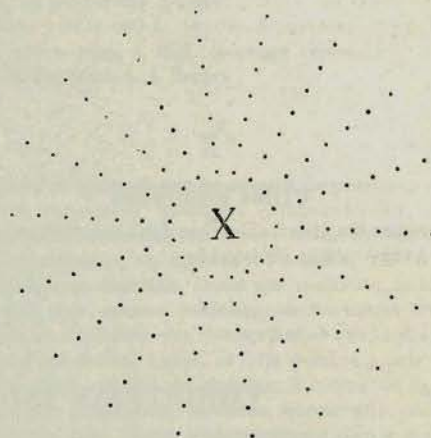
Horizontalement : Dans l'orme. — Belle saison. — Fruit. — Tissu recherché. — Pour l'oiseau et la feuille. — Consonne. — Ou galantin. — Pour se loger. — Grand espace planté d'arbres. — Pour respirer. — Dans le cou. — Muet. — Au milieu des eaux.

## Mots en soleil

Autour du soleil : Un poète du XVIII<sup>e</sup> siècle, que Voltaire n'aimait pas.

Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.

Autour du soleil, de gauche à droite, en commençant par le haut : Où demeure le légat. — Personnage mythologique. — Faire les foins. — Mouvement tournant. — En Angleterre. — Un des grands conquérants. — Un vaurien. — Empereur romain. — Un créateur. — Quand on appuie. — Pour la vue. — Une chaude étoffe. — Pour embellir le jardin. — Quand on est souffrant. — Un meuble. — Empereur romain du III<sup>e</sup> siècle. — Ville de l'Orme. — Pour savoir nager.



## Problème syllabique

Dire quel personnage est ici représenté, et reconstituer les vers qui sont contenus dans ce carré :

le	quel	qui	qui	nez	mois	prim	vieil
por	n'est	voilà	haut	pant	hom	à	le
temps	mo	et	pos	d'avril	le	un	jours
ja	te	tout	il	me	frais	serient	la
ment	fait	dis	me	met	et	lou	est
un	mois	il	dit	et	pom	se	que
repos	de	sieur	ha	nêre	rai	temps	vert
mon	bel	en	pa	prim	bit	lors	tre

## Proverbe

1<sup>re</sup> partie : Avec les synonymes des mots suivants, former la 1<sup>re</sup> partie du proverbe proposé : Vue. — Félon. — Évanoui. — Éloge. — Elève. — Rien. — Bruit. — Vaisseau. — Camarade. — Jésus. — Raconter.

2<sup>e</sup> partie : Avec les contraires des mots suivants, former la seconde partie du proverbe de six mots : Doit. — Célibataire. — Commander. — Discorde. — Accorder. — Chagrin. — Lisse. — Souvenir. — Brave. — Carré. — Tentative. — Nain. — Rapproché. — Départ. — Délier. — Céleste.

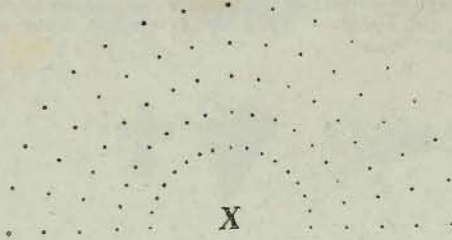


## Mots en éventail

*Autour de l'éventail* : Un célèbre publiciste français.

*Lettre commune à tous les mots et les finissant* : X

*De gauche à droite* : Pour les allumettes. — Un verbe à l'impératif. — Du à l'éléphant. — Espèce de bitume. — Avant le paiement. — La Vierge. — A l'âge de raison. — Se tire du pin. — Excavation, avec un accent. — Terrible mal. — Contrée d'Europe. — Pour la voiture. — cruel moment. — Contre le danger. — Pour dégager le fond de l'eau. — Une manière de s'exprimer. — Ou commerce.



## Villes enterrées

Nommer les villes enterrées dans ces phrases :

— Avez-vous lu Ponsard ?

- Ne dénigrez personne. C'est lâche.
- En revenant es-tu tombée ?
- Le bourg est trop éloigné.
- Le journal bi-mensuel est le bienvenu.
- Non, Marthe, non, c'est impossible.
- Je choisirai un chapeau vert ou bleu.
- Ecris, Clémence, la réponse en question.

## Anagramme

Quel est le personnage célèbre dont le nom produit l'anagramme suivant :

Il a tout rêvé, adoré.

## Logogriphe-métagramme

Au bord de la route, des champs et du chemin,  
Et, si tu le désires, même dans ton jardin,  
Tu trouveras, chère lectrice, d'abord mon premier.  
Change ma tête, et, liquide élément,  
Je m'avance aussitôt vers le continent.  
Si tu la changes encor, tu ne peux le nier,  
Des forêts je deviens un hôte redoutable;  
Le chasseur, au besoin, me verra sur sa table.  
Si cela te convient, ma tête remplacée  
Te donnera le nom d'un habitant des mers.  
Et si, par fantaisie, ma queue était coupée,  
Pour joindre à mon nom une limpide idée,  
Je deviendrais alors (Eve en fut persuadée),  
Un des fruits préférés au milieu des desserts.

## CONDITIONS INDISPENSABLES A REMPLIR

Pour prendre part au Concours annuel du « Journal des Demoiselles »

1<sup>er</sup> Le Concours ouvert le 1<sup>er</sup> décembre 1896 sera clos le 25 janvier 1897, le 30 pour l'étranger.

2<sup>o</sup> Le résultat des épreuves paraîtra dans le numéro du 1<sup>er</sup> mars 1897.

3<sup>o</sup> Les abonnées du *Journal des Demoiselles* peuvent seules prendre part au Concours.

4<sup>o</sup> Les concurrentes peuvent se réunir en famille, se faire aider, demander des conseils pour en résoudre les questions.

5<sup>o</sup> L'envoi des épreuves sera fait à l'adresse de M. Fernand THIÉRY, directeur du *Journal des Demoiselles*, 14, rue Drouot.

6<sup>o</sup> Il n'est pas utile d'avoir toutes les solutions justes pour envoyer ses recherches : tout envoi sera vérifié et classé.

7<sup>o</sup> Un prix d'honneur sera accordé au Concours absolument complet.

8<sup>o</sup> Voici le nombre des récompenses décernées chaque année : Un ou plusieurs prix d'honneur, 4 premiers prix, 4 seconds, 4 troisièmes, 4 quatrièmes, 18 premiers accessits et 30 seconds.

9<sup>o</sup> Pour augmenter encore l'attrait du Concours, de jolis albums remplaceront la simple nomination des accessits.

10<sup>o</sup> Nous prions les abonnées qui désirent concourir de joindre à l'envoi de leurs recherches : 1<sup>o</sup> leur nom et adresse *exactement et clairement* écrits ; 2<sup>o</sup> la bande portant le numéro d'ordre de leur abonnement ou le nom du libraire qui a fait cet abonnement.

11<sup>o</sup> Si quelques-unes des concurrentes tiennent à garder l'incognito, elles voudront bien joindre aux renseignements ci-dessus le pseudonyme qu'elles auront choisi et nous nous conformerons à leur désir ; mais leur *vrai nom* doit cependant être joint au Concours.

12<sup>o</sup> Les abonnées du *Journal des Demoiselles* qui reçoivent leur journal par l'entremise d'un libraire peuvent prendre part au Concours ; elles devront seulement citer le nom de celui qui aura fait l'abonnement.

NOTA. — 1<sup>o</sup> L'abonnement fait chez un libraire donne les mêmes droits et les mêmes avantages que l'abonnement direct.

2<sup>o</sup> Les travaux faits en collaboration n'obtiennent pas toujours le même résultat. Nous n'accepterons donc pas de réclamation à cet égard, ne pouvant répondre ni d'une omission, ni d'une distraction commise dans la copie dudit Concours par la concurrente.

## AVIS A NOS LECTRICES

Nous prions nos lectrices de lire, sur les pages de la couverture, quelques conseils qui les guideront dans la solution des jeux d'esprit les plus difficiles

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Françaises en belle nacre perlée surmontée d'une fleur de lys damasquiné métal doré, argenté et noir : 4 fr. 50; avec alérion métal vieil argent : 3 fr. 50; avec deux cœurs enlacés émaillés, l'un bleu turquoise, l'autre ivoire pointillé d'or, couronne et fleur de lys bleu de France : 4 fr. 50; même motif avec chardon : 3 fr. 75; avec motif reperlé, branche de fleurs émaillées rose, feuillage vert : 5 fr. 50; avec motif trèfle à quatre feuilles, émaillées vert foncé et vert Nil : 4 fr. 25. Des épingles à chapeau se nomment : l'Américaine, à boucle dorée, taillée en facettes : 1 fr. 50; la Ravissante, en vieil argent, fleur de lys finement ouvragée : 3 fr. 50. Deux cachets : le Discret, en métal vieil argent; une magnifique fleur de lys à double face ouvragée posant sur un socle parsemé de petites fleurs de lys en relief : 11 fr.; la gravure des initiales : 2 fr. 50; le Secret, vieil argent, trois anneaux entrelacés : 6 fr. 50; chiffre : 1 fr. 75. Parmi les bonbonnières, nous choisissons : la Pompadour forme ronde en métal vieil argent, le couvercle en porcelaine décorée d'un joli bouquet : 6 fr. 50; la Régente, style Louis XV, tout en métal finement ciselé : 4 fr. 50. Deux boucles de ceinture, l'une de style Louis XV, en véritable argent, ajouré et ciselé : 25 fr.; l'autre, Marie-Antoinette, forme allongée : 19 fr. La Toledad est une agrafe de ceinture en métal vieil argent, dessin ajouré, émaillé bleu de France; chaque applique sertie d'imitation de diamant : 22 fr.; la Slave est en métal doré, figurant une croix de Malte : 14 fr. Les broches sont nombreuses : l'Arlequine sur fond émail ivoire, style Louis XV : 5 fr. 50; la Saint-Louis, fleur de lys en topaze doré : 3 fr. 50; la Viennoise, branchages sertis de diamants imités, reliés par une pierre multicolore : 6 fr. 50; Jeanne d'Arc, écusson avec les armes de Jeanne, en métal vieil argent sur émail bleu, fleurs de lys : 3 fr. 50. La Bretonne : 3 fr. 25; la Vendéenne 4 fr. 50; cœurs enlacés émaillés. La Frileuse est une agrafe de manteau en métal vieil argent formée de deux plaques rondes, dessin tors, motif ajouré, figurant des feuilles émaillées rouge avec boutons ivoire : 24 fr. Épingles de cravate : la Marine. Drapeau de la marine russe, émail blanc et bleu : 1 fr. 50; la Nationale, drapeau national russe : émail blanc, bleu, rouge : 1 fr. 50. L'Impériale, drapeau de l'empereur de Russie, émail jaune avec les armes de Russie : 1 fr. 50. Tous ces objets s'expédient franco contre mandat-poste, augmenté de 50 cent. pour le port (paquet recommandé). A partir de 20 fr., ne pas ajouter le port, franco contre remboursement, à partir de 25 fr., au nom de M. Senet. M. Senet est l'administrateur des produits des Bénédictins du Mont-Majella : Elixir, Pâte et Poudre dentifrice, Liqueurs et Esprit de Mélisse; du Chocolat, du Thé et du Tapioca des Bénédictins de Varezze. Pâte et Savon des Prélats se trouvent à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

\* \* \*

## REVUE PARISIENNE

Nous engageons celles de nos lectrices qui ont des achats de robes à faire pour cadeaux, à l'occasion de Noël et du Premier de l'an, à s'adresser à MM. Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris. Ces messieurs ont mis en vente tous les coupons et fins de pièces de leurs beaux lainages avec des diminutions considérables sur tous les prix; il y a des coupes depuis 1 mètre jusqu'à 8 mètres, des arti-

cles de toutes saisons : lainages couleurs et noirs, fantaisie, brochés, draps entièrement décatés. Les dames qui voudront profiter de ces occasions sont priées de se hâter de demander des échantillons, en indiquant les métrages approximatifs qu'elles désirent, afin qu'il leur soit envoyé un plus grand nombre d'échantillons dans ces métrages; de même, indiquer si c'est en noir, ou couleur, ou fantaisie; si c'est un assortiment, indiquer le métrage nécessaire et envoyer l'échantillon. Il ne faut pas croire trouver des tissus ordinaires dans cette maison, elle ne fabrique que des « pure laine » vendus habituellement de 5 à 12 fr. le mètre, et réduits de 2 fr. 75 à 6 fr. le mètre. De cette façon, on peut avoir pour 15 à 25 fr. un costume dont la valeur réelle est du double. S'adresser directement, et de notre part, à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris.

\* \* \*

L'hiver si redouté par beaucoup de personnes nous apporte cependant quelques compensations, et les théâtres, les concerts, les diners et les petites sauteries improvisées, en attendant la saison des bals, ne sont pas sans charmes. Dans ces réunions, la chaussure doit être, comme toujours, en harmonie avec la toilette, et c'est dans ces circonstances que le chevreau reprend ses droits. Aussi, la jolie bottine en chevreau mat ou glacé est-elle de rigueur, à moins de la remplacer par d'élégants souliers découverts, unis ou brodés de jais. Nous n'apprenons rien à nos lectrices en leur disant que Poivret excelle dans ce genre élégant, car bon nombre d'entre elles se font chauffer par l'habile fabricant et connaissent ses confortables magasins de la rue des Petits-Champs, 32, et rue du Bac, 84; mais nos nouvelles abonnées nous sauront gré de leur indiquer cette maison sérieuse où elles sont assurées de trouver les meilleures et les plus belles chaussures à des prix modérés. Le catalogue illustré, envoyé franco, renseigne parfaitement les personnes éloignées.

\* \* \*

## LE SECRET

Vous avez quelquefois admiré des familles dont chaque membre avait une fraîcheur, une netteté et un éclat de teint incomparable; les enfants toujours roses, les jeunes filles étonnamment fraîches, les jeunes femmes éternellement jeunes et sans rides.

Ces familles ont le secret des *Sachets de toilette* du docteur Dys. Ces merveilleux sachets ont remplacé aujourd'hui, pour les soins de la toilette, les laits, les eaux, les vinaigres de toilette. Leur succès complet est bien mérité. Ils forment dans l'eau des ablutions un lait balsamique qui prévient les rides et donne chaque jour à l'épiderme une radieuse fraîcheur.

Quelques gouttes de *Sève dermale* du docteur Dys sont nécessaires aux personnes qui ont passé la vingt-cinquième année. Ce traitement est peu coûteux. Il y a des sachets différents pour tous les âges, toutes les différentes natures d'épiderme. Demandez la brochure détaillée, vous la recevrez gratis et franco. Vous recevrez également franco, contre mandat de 4 fr. adressé à Darsy, 31, rue d'Anjou, une boîte d'essai de 25 *Sachets de toilette*.



\* \*

L'HEURE DES CADEAUX

Les bonbons sont les puissants auxiliaires des étrennes, mais il faut qu'ils portent la marque d'une grande maison, et que leurs enveloppes constituent de véritables cadeaux, art et gourmandise réunis.

C'est être dans le mouvement, dans le train, comme

on dit aujourd'hui, que de s'adresser à Pihan, le célèbre chocolatier, 4, faubourg Saint Honoré.

Les charmantes fantaisies et les délicieux bonbons en chocolat de la maison Pihan obtiennent toutes les préférences dans le monde élégant. Ce sont des cadeaux de genre.

Nos lectrices, en se recommandant de leur journal, peuvent avoir de ravissants sacs de soie pleins de bonbons et d'un goût très parisien, depuis 10, 15 et 20 fr.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 5123

Modèles de M<sup>me</sup> Gradoz, rue de Provence, 67

PREMIÈRE TOILETTE. — Costume en lainage de fantaisie; jupe ouverte de côté et découpée à dents sur une sous-jupe de velours. — Veston de drap beige à gilet, empiècement et col soutachés de noir; manches soutachées.

DEUXIÈME TOILETTE. — Jupe et figaro de drap noisette, semés de pois brodés; au bas de la jupe, double biais pareils au costume, fendus à égale distance. Le bas du corsage, pièces d'épaules et col rabattu à pointes, en drap brodé; figaro découpé et manches à pois; double manchette évasée sur la main, la première couverte de broderie, la seconde à semé de pois.

COSTUME DE FILLETTE. — Costume en lainage quadrillé à rayures bouclées, orné de velours gros bleu. Chemisette en peau de soie cerise, entrant dans une ceinture à pointe, en velours bleu; manche quadrillée et chaussée en velours plissé faisant patte d'épaule.

MODÈLE COLORIÉ

FAUTEUIL LOUIS XVI EN TAPISSERIE: Dossier. Modèle de M<sup>me</sup> Elisabeth. — Cette première partie peut être employée comme écran de cheminée; nous publierons au 15 janvier le siège du fauteuil.

MUSIQUE

NOËL NAÏF, par M<sup>me</sup> H. Chrétien, paroles de M. Noël Bazan.

DOUZIÈME ALBUM DE TRAVAUX

J M. — Dessous de plateau. — Henriette (en notes de musique). — Jehanne. — Bande en tapisserie. — J V, point de croix. — Toilette de bal. — Enveloppe de parapluies. — Col d'enfant. — Dessous de plats. — Grande pelisse en drap broché. — Sac à éventail. — Dessus de clavier. — Collet. — Emilie. — Lambrequin d'autel. — M, broderie Richelieu. — Calendrier perpétuel. — Bavoir. — Têtière. — Cordon de sonnette ou bretelles. — Corsage. — V P, avec couronne de marquis. — Dessous de plats. — Deux tabliers. — G B, point de croix. — Chemin de table.

PATRONS. — FEUILLE XII

PREMIER CÔTÉ

CORSAGE, toilette de bal, page 1, Album de décembre.  
TABLIER, page 8, Album de décembre.

DEUXIÈME CÔTÉ

CORSAGE, page 7, Album de décembre.  
COLLET, page 5, Album de décembre.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CARAMELS AU CHOCOLAT (RECETTE MARQUIS)

125 grammes de crème ou lait, 125 grammes de chocolat râpé, 180 grammes de sucre blanc en poudre, 30 grammes de miel blanc, un morceau de vanille. Mélanger crème, chocolat, miel et ajouter le sucre une fois que le liquide aura un peu bouilli. La pâte est cuite lorsqu'une goutte jetée dans de l'eau froide prend de la consistance. Jeter alors sur un marbre huilé, et, à l'aide d'un moule huilé ou d'un couteau huilé, former des carrés.

RECETTE PLUS SIMPLE

Deux tablettes de chocolat râpé, un demi-verre de lait, une demi-livre de sucre. Laisser bouillir dix minutes et terminer sur le marbre comme les précédents.

\* \*

MARRONS GLACÉS (RECETTE MARQUIS)

Choisir de beaux marrons bien sains, les peler, les blanchir très doucement, puis les jeter dans l'eau bouillante pour les attendrir. Enlever la seconde peau; les mettre dans un sirop à 30 degrés, les y laisser pendant trois jours sur un feu très doux, au besoin ajouter du sucre en poudre pour arriver à 32 degrés. Lorsqu'ils sont confits, les égoutter; cuire du sucre au soufflé, le tourner, y tremper les marrons et les placer sur une grille pour qu'ils égouttent.